

Défense de l'Occident

Nouvelle Série — 16^e Année

Avril 1968 — N° 71

SOMMAIRE

- Maurice BARDECHE : *L'or en barres; Le Droit au crime* 3
- François DUPRAT : *Combats en Ukraine: la bataille pour Kharkov* 15
- F.-H. LEM : *La pudeur est-elle une convention?* 25
- François CAZENAVE : *L'U.R.S.S. menace toujours le monde* 38
- Pierre NAVARRE : *Entre le gaullisme et le communisme* 59
- CHRONIQUE DU MOIS par Jacques POILLOT 69
- CHRONIQUE DES ARTS par F.-H. LEM : *L'Exposition de la Légion d'Honneur* 76
- LES LIVRES DU MOIS : H. de Balzac, *Œuvres complètes*; Bernard George, *Brasillach*; Monjardet, *Autre église, autre foi*. Notes de lecture 84

13, rue des Montibœufs - PARIS (20^e) - CCP 65.35.65 Paris

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de
à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N°

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

.....

Signature :

Prix numéro ordinaire : 3,75 F

Abonnements. — 1 an : 35,— F

Etranger : 1 an : 37,— F

Propagande : 50,— F et 100,— F

*Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal
adressé à « Défense de l'Occident », 13, rue des Montibœufs
Paris-20° — C.C.P. 65-35-65 Paris.*

L'ab
flexion
d'hui
instru
Le p
savant
lieu p
de leu
domai
bée d
vocabl
appel
gnons
verain
trouve
spécia
temps
cun f
homm
fent q
Mor
peu e
m'ont
honnê
pas m
avions

L'or en barres. Le droit au crime.

L'absurdité du monde moderne est un sujet de réflexions inépuisable. Nous n'aborderons ce sujet aujourd'hui que sur deux points différents, mais également instructifs.

Le premier sujet de réflexion nous est offert par les savantes et inextricables discussions auxquelles donnent lieu présentement les discussions des chefs d'Etat et de leurs experts sur les questions monétaires. En ce domaine plus qu'en aucun autre, nous sommes bouche bée devant les spécialistes. Eux seuls ont la parole, leur vocabulaire est sybillin, et leurs décisions sont sans appel en ces questions capitales sur lesquelles nous feignons de ne suivre jamais que l'opinion du peuple souverain. Ce n'est pas de ce résultat que je me plains. Je le trouverais excellent si je pouvais avoir confiance dans les spécialistes. Or, je ne crois pas aux spécialistes. Notre temps est celui des jargons et des bonnets pointus. Chacun ferme sa porte aux autres en lui criant : « Jeune homme, taisez-vous ». Mais ces bonnets pointus ne coiffent que des têtes dans lesquelles je vois peu de génie.

Mon expérience dans des domaines que je connais un peu est à l'origine de cette défiance. Les spécialistes ne m'ont jamais convaincu que de leurs scrupules, de leur honnêteté qui sont certains, et de leur stérilité qui ne l'est pas moins. Il est remarquable qu'il y a cent ans nous avions encore en tout domaine des savants qui étaient

capables de faire des synthèses. Ces synthèses pouvaient avoir des défauts, elles n'en présentaient pas moins la conclusion nécessaire et attendue des recherches de détails, elles les légitimaient, elles leur donnaient tout leur sens dans un ensemble et sous un éclairage qu'on comprenait. Ce qui est frappant aujourd'hui, c'est l'émiettement général des disciplines. Le phénomène de spécialisation qui caractérise la médecine et la physique se retrouve dans tous les autres domaines. Il n'y a plus que des *dossiers* : dossiers des malades, dossiers des problèmes. Personne ne conclut. La science, la littérature, l'histoire sont devenues des marquetteries de monographies. Un Jacques Pirenne paraît un homme d'un autre temps. Ceux qui concluent sont des charlatans qui ont à nous vendre Marx ou Freud.

Les synthèses des économistes en imposent davantage, parce que peu de personnes peuvent les contrôler. Quand on les lit avec attention, on constate qu'elles ne sont souvent que de brillants travaux de virtuoses, remarquables par leur fragilité et, quand on y réfléchit, par l'absence de toute doctrine solide. Chaque économiste défriche son coin : il joue tout seul son petit air de flûte plus ou moins applaudi. Mais ses remèdes ne soulagent que quelques clients de sa boutique. Keynes a été le dernier des grands théoriciens et ses doctrines s'effondrent aujourd'hui comme un château de sable, Galbraith est un avaleur de sabre dont les brillants exercices se bornent à *décrire* ce qu'il voit dans le monde moderne, résultat qu'il ne faut pas mépriser, mais qui ne mène à aucune solution, Hermann Kahn, dont je parlais dans mon dernier article, jongle avec les chiffres de sa prospective, mais en oubliant seulement de nous dire ce qu'ils signifient. Tout le monde a des mots et des chiffres pour dépeindre, mais personne ne va au-delà. C'est toujours la « vertu dormitive » du pavot.

Des théoriciens plus sages et plus classiques se réfèrent au « bon vieux temps ». Ils oublient toutefois le caractère spécifique du « bon vieux temps » qui fait que les exemples qu'ils donnent sont inutilisables pour nous. Au « bon vieux temps », au début du XVII^e siècle, l'Angleterre avait un peu plus de 4 millions d'habitants, au temps de

Louis
tants.
nous
et il
cette
tique
défié
répon
qu'ell
elle a
néces
n'ont
avec
le ba

Je
vent
C'est
chiffre
perdu
l'hum
carac
fixaie
but s
miqu
Etats
série
fonct
vie q
ges c
de ne
les s
en éc

Or,
bles
brilla
mais
une

Louis XIV, la France avait près de 10 millions d'habitants. Les crises de leur économie « à l'échelle humaine » nous apportent peu de leçons. Le problème capital — et il faut rendre à Hermann Kahn et à quelques autres cette justice qu'ils l'ont bien discerné — c'est la dramatique progression de la population mondiale. Nous avons défié l'empire de la Mort et la nature implacable nous répond. Le drame de la génération qui nous suivra, c'est qu'elle se traînera suppliante aux genoux de la Mort dont elle aura découvert le caractère tutélaire et l'implacable nécessité. Ceux-là même qui nous montrent les écueils n'ont qu'un jouet d'enfant pour gouvernail. Ils s'amuse avec leur petite mécanique et cela n'empêchera jamais le bateau de dériver.

*
**

Je m'excuse de cette longue préface. Mes lecteurs savent qu'elle correspond à une constante préoccupation. C'est en partie parce que nous avons la tête bourrée de chiffres, de documentation, de théories, que nous avons perdu contact avec les notions simples qui avaient guidé l'humanité jusqu'ici. Autrefois, c'étaient le courage, le caractère, la loyauté, la fidélité, le sens civique, qui fixaient la valeur des hommes. La richesse n'était pas le but suprême de tout le monde et les questions économiques n'étaient qu'une préoccupation secondaire des Etats. Aujourd'hui, nous sommes tous anxieux devant une série de manomètres dont nous ne comprenons pas le fonctionnement. Nous n'avons pas d'autres idées sur la vie que ce que nous apprennent ces petites aiguilles rouges qui fixent le degré de notre prospérité. Il est temps de ne plus se laisser éblouir par les pièces montées que les spécialistes allument pour leur feu d'artifice. Même en économie, le bon sens a des droits.

Or, voici sur les questions monétaires, quelques humbles réflexions du bon sens. Elles sont assurément moins brillantes que les itinéraires décrits par les spécialistes, mais elles nous permettront peut-être de nous faire une opinion.

La monnaie dans son origine et, par conséquent, dans son essence, n'est rien d'autre qu'un substitut pour les choses. Les Romains comptaient en bœufs, parce que le bœuf était un animal nécessaire et que la richesse et la puissance étaient dans le nombre des bœufs. Les pièces de monnaie représentaient des bœufs. Elles n'avaient pas d'autre valeur par elles-mêmes et elles n'étaient qu'un moyen commode d'échanger des bœufs. Des peuples entiers, au début de notre siècle, et en particulier la plupart des tribus africaines, comptaient encore en chèvres et en bœufs : ils fixaient ainsi le prix des jeunes filles et des femmes et le montant des amendes et des condamnations. L'or n'a été ensuite qu'un moyen de s'assurer les objets dont dépend la puissance : pendant longtemps il servit à payer des troupes, à nourrir les clients et les serviteurs dont le nombre fixait le pouvoir de chaque famille, à construire des refuges imprenables, à acheter des vivres et des chevaux. C'est plus tard seulement qu'il fut *dépensé* en vêtements, en bijoux, en objets de luxe qui sont seulement des *signes extérieurs* de la puissance. L'or n'a donc pas d'autre signification que de servir à la puissance. Et aujourd'hui encore, la fortune personnelle chiffre les *moyens* dont chacun dispose.

L'or n'a donc pas de valeur pour ceux qui se procurent la puissance autrement. Il n'a pas de valeur non plus pour ceux qui n'attachent pas de prix aux *objets* que l'or permet d'acheter. Aussi n'a-t-il cours que dans les pays qui ont le même ordre de civilisation, les mêmes besoins et les mêmes *idées* que nous. Les voyageurs d'autrefois qui voulaient faire du commerce emportaient dans leur pacotille des étoffes, des couteaux, des armes, des objets manufacturés, ils n'emportaient pas d'or parce que l'or n'avait pas de valeur en Afrique, pas de valeur aux Iles, pas de valeur en Chine. En des temps très différents, les voyageurs qui se rendaient dans les pays communistes il y a peu d'années encore, emportaient des bas et des chemises de nylon. Il y a donc des frontières de l'or parce qu'il y a des frontières des biens, et il y a des frontières des biens parce qu'il y a des frontières des idées. Là où les idées ne passent plus, les marchan-

dises ne passent pas non plus : non pas à cause des barrières douanières ou de la fermeture des ports, mais parce que les besoins sont différents et que l'échelle des valeurs n'est plus la même.

Il ne peut donc y avoir d'étalon monétaire international qu'à partir de cette double convention que les peuples et les régimes sont tous semblables et que les signes de la puissance leur importent plus que la puissance même.

Or, ce postulat est discutable, et ce qui est grave, c'est que toute l'économie libérale repose sur ce postulat : elle tend à servir par l'économie une certaine définition philosophique de l'homme. Elle n'en connaît pas d'autre, et, quand une autre définition apparaît, elle est décontenancée et désarmée. A partir du moment où un pays ou un groupe de pays décident de se fermer à l'influence et aux marchandises étrangères, il n'y a pas de commerce international possible avec eux, sinon sous forme de troc, et l'étalon monétaire n'est pas autre chose qu'une mesure de convention sur laquelle on se met d'accord pour mesurer commodément ces échanges qui pourraient être faits sur n'importe quelle autre base. Or, il est dans la nature des choses, il est pratiquement inévitable que certains peuples et certains régimes ne trouvent différents des autres et veuillent protéger leur propre économie et leur propre système de valeurs qui en est inséparable contre l'implantation et la domination de l'étranger. A ce moment, il apparaît des pays que l'or ne concerne plus ou qu'il ne concerne plus de la même façon que les autres.

La crise monétaire actuelle est en fait une crise du système de l'économie libérale. C'est ce système qu'elle met en cause, et cette crise de l'économie libérale était prévisible, elle est inéluctable, elle est lisible à chaque instant dans la peur panique qui s'empare de tous les grands pays participant à l'économie libérale lorsqu'ils constatent la baisse de leurs exportations. Dans une économie libérale, quand tout le monde crie : « Exporter ou mourir », il n'y a pas de solution. Au bout de cette unanimité, il n'y a que la culbute.

L'économie libérale n'est pas solide parce qu'elle n'est qu'une économie férocement mercantile. Elle n'a pas d'autre objet que de chercher des victimes. Elle les trouve : ces victimes sont toutes désignées, ce sont les peuples économiquement faibles et sous-équipés. Ce sont eux les importateurs nés. Ce sont eux sur lesquels on fait peser les vieilles chaînes de l'usure et qu'on transforme en protectorats clandestins après avoir agité le monde entier sous prétexte de leur assurer l'indépendance. La question monétaire est dominée en fait par le problème beaucoup plus vaste de l'hypocrisie libérale. Derrière toute liberté, il y a l'usurier. Contre l'usurier, on n'a jamais trouvé que le pogrom ou le prince. L'histoire nous dit : « Choisissez ». Nous faisons l'usure à l'échelle internationale. Nous trouverons un jour le pogrom — ou le prince — à l'échelle internationale.

Un pays n'est indépendant, il n'est maître de son propre avenir que lorsqu'il peut dire *non* au marchand. Dès lors, il n'y a pas de commerce international libre dans toute conception qui respecte vraiment l'indépendance des peuples. Il n'y a que des trocs et des services qui relèvent du troc.

Il est absurde de vouloir « enfoncer » l'Amérique par orgueil et rancune, comme prétend le faire le gouvernement aimable et éclairé par lequel nous avons la joie d'être dirigés ; mais il est malsain d'être obligés de « sauver » l'Amérique parce que, dans un monde raisonnable, cette puissance formidable ne devrait pas avoir besoin de béquilles. Les inventions qu'on nous propose sont plus séduisantes que solides. Fonder les monnaies sur la puissance économique des Etats est un excellent principe, mais aléatoire. Que vaut la puissance économique des Etats-Unis comme base d'une monnaie dans une crise analogue à celle de 1929 ? Une telle crise ne risque-t-elle pas d'entraîner la monnaie qui aurait été fondée sur l'économie qu'elle atteint ? Et que vaut la monnaie fondée sur la puissance économique d'un ensemble de pays ? Ne risque-t-elle pas d'être affaiblie de même par une crise économique ou politique survenant dans un de ces pays, par un effondrement du front en quelque point ?

Ce qui est le danger véritable, c'est le point de rupture dans lequel en est arrivée l'économie libérale, ou mieux l'économie « en expansion » comme dit M. Jean-Jacques Servan-Schreiber et qui aboutit à cette fureur forcenée de *vendre*, à ce déchaînement hystérique de la concurrence qui oublie que la civilisation est faite pour l'homme. Nous ne trouverons pas d'issue en dehors d'une réaction contre le primat de l'économie. Nous devons commencer par refuser la définition de l'homme qui nous est proposée par le monde moderne. L'homme n'est pas essentiellement un animal qui achète et qui emprunte pour acheter. Il faut d'abord constituer les barrages qui nous protégeront contre le déchaînement du mercantilisme. Une économie saine ne peut être instituée que dans un monde raisonnable. Le monde n'est pas une steppe immense où souffle furieusement le vent de la concurrence. Il a ses climats et dans chaque climat des besoins que les échanges peuvent satisfaire, un niveau que les échanges peuvent améliorer. Le *service* du commerce international consiste à régler ces échanges utiles sur une base juste. A partir du moment où l'on considère les choses sous cet éclairage, l'étalon monétaire n'apparaît plus que comme une commodité qui peut être remplacée par beaucoup d'autres modes d'appréciation.

Nos spécialistes embrouillent la question, mais ils savent *pour qui* ils l'embrouillent. L'or, les changes, le monopole du commerce international ne sont indispensables que pour ceux qui établissent leur puissance dans le monde sur l'or, le change, le commerce. Ceux qui pensent que la puissance est autre chose que le chiffre qu'on trouve au bas d'un bilan n'ont guère à s'interroger sur leurs ratiocinations. Quand la puissance des nations sera dans leur force morale, dans leur production, dans l'équilibre qu'elles établiront chez elles et pour elles entre leur production et leur consommation, dans leur volonté d'être elles-mêmes, à ce moment-là il n'y aura plus de « balance » du commerce international, mais des offres claires de peuple à peuple sans intermédiaire superflu. A ce moment-là, on ne se demandera plus ce que valent les mon-

naies, mais ce que valent les peuples. Il n'y a pas de solution pour l'univers faussé de l'économie libérale, des solutions sont ailleurs et au-delà.



Ma deuxième préoccupation est de nature toute différente. Elle est née de la publication d'un livre étrange de Michel Bar-Zohar intitulé *Les vengeurs* dont la publication m'a paru si étonnante que j'ai d'abord cru à un acte de provocateur. La lecture du livre ne permet pas de s'en tenir à cette hypothèse. C'est pourtant de cette manière qu'on avait expliqué la publication, il y a seize ou dix-sept ans, vers 1950, d'un petit livre maintenant bien oublié, qui, sous la signature d'Omar Bradley décrivait les massacres et les actes de vengeance sadiques et incontrôlés organisés dans une petite ville voisine du Rhin par un groupe de résistants, immédiatement après la capitulation de l'Allemagne. De tels actes, nous avait-on dit alors, sont indignes des hommes, ils rendent les vainqueurs odieux et ignobles, ils enlèvent toute signification à la guerre qu'on a menée contre l'Allemagne nationale-socialiste au nom du droit et de l'humanité : il ne peut donc s'agir que du rêve d'un hystérique ou d'une publication d'une origine suspecte, peut-être due à des adversaires. En fait, personne ne connut jamais l'identité véritable de cet Omar Bradley et on ne sut jamais exactement s'il s'agissait en effet du rêve de quelque déséquilibré ou d'une confession à laquelle on jugeait plus opportun de ne pas accorder foi.

Ces questions ne se posent pas, malheureusement, au sujet du livre de Michel Bar-Zohar qui est accompagné de telles preuves et de telles précisions qu'il n'est pas possible de le considérer comme un récit imaginaire. Il s'agit des exploits de commandos juifs spéciaux constitués à la fin de la guerre. Ces commandos juifs ne prirent jamais part aux opérations contre l'armée allemande. Ils demandèrent seulement à figurer au nombre des unités d'occupation, faveur qui leur fut refusée pour des raisons qu'on devine facilement. Néanmoins, ils obtinrent

de stationner à peu de distance des frontières allemandes, dans le Tyrol, ils eurent l'autorisation de pénétrer à plusieurs reprises en Allemagne pour des missions déterminées et c'est le récit de leur activité qui nous est donné dans ce livre.

L'activité de ce commando était très simple. Il ne remplissait que des missions d'assassinat. A l'intérieur de l'unité, un petit groupe, fonctionnant à la manière d'un réseau activiste, étudiait des cas particuliers, prononçait des verdicts et se chargeait de l'exécution. Ce « tribunal secret » analogue à ceux qui existèrent, si l'on en croit la tradition, dans l'Allemagne du début du XIX^e siècle, exécuta ainsi, selon les renseignements fournis par l'auteur, de 80 à 350 ou 400 assassinats suivant les sources d'information. Presque tous ces assassinats se déroulaient suivant un scénario invariable. Le commando juif chargé de l'exécution prenait des uniformes de l'armée américaine et britannique, et, installé dans un command-car, se livrait à des arrestations individuelles à domicile ou, dans d'autres cas, muni d'ordres de mission falsifiés, allait prendre livraison de prisonniers qui se trouvaient incarcérés dans des camps. Les victimes étaient abattues quelques heures plus tard.

D'autres exécutions furent plus sommaires et non précédées d'enquête. Un passage du livre raconte en particulier que le bataillon israélien ayant été autorisé à pénétrer en Allemagne, les chauffeurs des camions de la colonne en roulant sur l'autoroute ouvraient brutalement la porte de leur cabine lorsqu'ils croisaient un cycliste allemand de manière à le renverser et à le faire passer sous les roues du poids lourd. Le tableau de chasse comportait à l'arrivée un certain nombre de cyclistes. D'autres opérations plus ambitieuses ne purent être menées à bien. A plusieurs reprises, le commando, s'étant adressé à des savants juifs américains, obtint des quantités impressionnantes de poison extrêmement violent à l'aide duquel il projetait de polluer l'eau potable de toutes les villes d'Allemagne de façon à provoquer une mortalité massive dans la population. La mise au point de ce programme fut trop délicate et il ne put être réalisé. Le commando fut plus

heureux dans une opération dont le succès fut toutefois partiel. Il avait décidé d'empoisonner les quinze ou vingt mille occupants d'un camp de prisonniers allemands dont l'administration était confiée aux Américains : on devait enduire de poison les boules de pain qui étaient destinées aux détenus. Un incident imprévisible dérangerait les exécutants pendant la réalisation de ce projet et ils n'arrivèrent à empoisonner que deux mille prisonniers environ, sur lesquels on n'eut guère à déplorer selon leur propre estimation que quelques douzaines de morts.

On sait que, plus tard, l'activité de ces commandos fut plus sélective. Les différents participants se regroupèrent en quelques organismes qui se donnèrent pour tâche de faire la chasse aux « criminels de guerre ». L'équipe du Dr Wiesenthal à Vienne les rassembla presque tous et les utilisa à travers le monde entier pour des raptus et des attentats dont nos lecteurs connaissent les plus célèbres. Le livre de Michel Bar-Zohar est consacré en grande partie à des détails inédits sur la capture d'Eichmann, sur le dépistage du docteur Mengele, sur les recherches consacrées à Bormann et à Léon Degrelle. Il complète sur ce point les renseignements que le lecteur peut trouver dans le livre du Dr Wiesenthal, publié en France il y a quelques mois, et donne d'utiles précisions sur la biographie des exécutants.

Gilles Perrault, l'auteur des *Parachutistes*, concluait ainsi un article du *Monde* consacré à ce livre : « Aux yeux des non-juifs — pour employer la terminologie de l'auteur — Israël était un pays peuplé de deux millions et demi de vivants et de six millions de morts (1). Avec *Les Vengeurs*, M. Bar-Zohar risque de simplifier le problème ».

Ce ne sont pas ces faits qui ont provoqué mes réflexions. Ils ne constituent une révélation que par les détails qu'ils donnent. Mais ce sont justement quelques-uns de ces détails qui valent la peine d'être soulignés. Ce que le livre de M. Michel Bar-Zohar nous apprend, c'est qu'un certain nombre des « exécutants » dont il nous relate les exploits sont à l'heure actuelle de hauts fonction-

naires
porta
men
fait
tés
ture
sur l
tit :
étaie
lois
livre
que
être
brita
respo
de c
vélat
indis
prés
du c
nion
réact
reme
Co
sous
notre
la pr
tent
ignor
actes
d'auc
daleu
pu é
rame
neme
dire
gale
mes
de g
tère

naires de l'Etat d'Israël ou des officiers d'un rang important ou des particuliers qui vivent très tranquillement en Palestine. Les actes qu'ils avaient commis avaient fait l'objet sur le moment même d'enquêtes des autorités américaines qui décidèrent même, paraît-il, l'ouverture de procédures criminelles. On peut avoir des doutes sur le sérieux de ces enquêtes, aucune d'entre elles n'aboutit : mais, au moins, elles avaient le mérite d'exister, elles étaient une sanction judiciaire de l'acte contraire aux lois qui avait été accompli. Ce qui est curieux dans le livre de M. Michel Bar-Zohar, ce n'est pas seulement que les autorités de l'Etat d'Israël qui, elles, devaient être mieux informées que ne le furent les enquêteurs britanniques ou américains, aient confié des postes de responsabilité à des hommes coupables d'assassinats et de crimes de droit commun, c'est surtout que la révélation de ces faits dont la qualification pénale est indiscutable, dont les circonstances sont graves et qui présentent enfin abondamment toutes les caractéristiques du *crime*, ait pu être accueillie avec indifférence par l'opinion publique et sans aucune réaction ou tentative de réaction de la part des autorités officielles et particulièrement des autorités judiciaires.

Comme à l'occasion des innombrables crimes commis sous prétexte de résistance et qui n'ont fait l'objet dans notre pays d'aucune enquête sérieuse, nous avons donc la preuve que notre civilisation et notre Droit admettent l'impunité de certains crimes. Nos gouvernements ignorent, *non par impuissance mais volontairement*, des actes indiscutablement criminels : ils ne les sanctionnent d'aucune manière. Cette impunité est d'autant plus scandaleuse que les actes qualifiés « crimes de guerre » n'ont pu être poursuivis et punis que par une analyse qui les ramenait à des actes de droit commun. Tout le raisonnement du tribunal de Nuremberg consiste, en effet, à dire que, puisque la guerre menée par l'Allemagne était illégale et contraire aux engagements solennels que des hommes d'Etat allemands avaient pris eux-mêmes, les actes de guerre collectifs n'étaient plus couverts par le caractère spécial d'irresponsabilité qui s'applique aux actes de

belligérance en exécution des ordres donnés, mais devaient être ramenés à la qualification d'actes de droit commun commis en groupe.

Le livre de M. Bar-Zohar nous rappelle donc que nous vivons dans une période de disqualification du Droit. Nous pourrions même dire dans une période de régression du Droit : puisque les actes qu'on nous expose nous ramènent au temps des républiques italiennes où les gouvernements locaux, par impuissance ou par préjugés, se refusaient à poursuivre les actes de vengeance individuels ou se trouvaient incapables de les sanctionner.

Cette falsification du Droit s'étend à bien d'autres domaines et elle a des conséquences qui sont redoutables partout. C'est l'hypocrisie de nos interprétations juridiques qui nous place, sur le plan international, dans des situations inextricables dont la guerre du Vietnam est un exemple typique.

Quant aux conséquences que nous pouvons tirer de ces révélations en ce qui concerne l'Etat d'Israël, j'invite ceux de nos amis qui se sont fait récemment l'appui de la cause israélienne à bien vouloir réfléchir à la confiance qu'on peut avoir en un Etat qui protège, honore, charge de hautes responsabilités, des hommes dont il connaît les actions criminelles. Je les invite à se demander aussi s'il est prudent de souhaiter le succès d'un Etat qui couvre ces criminels, et s'il est raisonnable d'envisager que des « commandos » analogues à ceux qui sont décrits multiplient leur puissance en disposant des ambassades, des services, de l'autorité, des ressources d'un Etat moderne riche et supérieurement équipé. Ce n'est pas seulement de Droit qu'il est question en cette circonstance. Les principes aberrants qui trompent aujourd'hui dans le domaine du Droit comme ils triomphent dans le domaine de l'économie, menacent en fait notre avenir et notre indépendance.

Maurice BARDECHE.

François DUPRAT

La bataille pour Kharkov

COMBATS EN UKRAINE

La situation stratégique.

Au début de 1943, la situation des armées alliées, engagées sur le Front Sud apparaissait comme extrêmement grave.

Depuis le 19 novembre 1942, la percée des armées soviétiques avait encerclé la 6^e armée allemande à Stalingrad. Les 3^e et 4^e armées roumaines, la 2^e armée hongroise et la 8^e armée italienne avaient été laminées par l'ennemi et il n'en restait plus que des débris. Des groupes de combat improvisés, formés de détachements d'alerte, de permissionnaires, d'hommes des services et de volontaires cosaques et turkmènes s'efforçaient de maintenir ouverte la porte de sortie du Groupe d'Armées du Caucase, Rostov.

La manœuvre rouge était simple et inévitable : tandis qu'une soixantaine de divisions encerclaient la 6^e armée dans la poche de Stalingrad, plusieurs colonnes convergeaient vers Rostov. Si Rostov tombait, un million de soldats allemands devaient tomber aux mains des soviétiques.

Face à ce danger mortel, le maréchal von Manstein organisa les contre-mesures suivantes :

— Création d'un front défensif sur le Tchir avec les divisions qui, sous la direction de Hoth, avaient vainement tenté de percer vers Stalingrad, lors de l'opération « Winterschlagt » (6^e, 16^e, 17^e Panzerdivisions).

Elles allaient étoffer les Kampfgruppen qui défendaient le fleuve ; en outre des renforts venus du front nord et centre et de l'ouest arrivaient sur le front sud.

— Défense jusqu'au bout de la « forteresse Stalingrad », qui bloquait une importante fraction des forces russes et formait verrou défensif. Cette mesure avait été prise en plein accord avec le Führer.

— Défense de l'Ukraine, menacée par une manœuvre russe de vaste envergure, visant à prendre à revers le dispositif de protection de Rostov.

Pour ces missions, Manstein compte, en ce début de 1943, sur le puissant corps blindé SS, que Hitler est en train de transférer de l'ouest vers l'U.R.S.S. Au départ, le corps SS doit être utilisé pour une nouvelle tentative de dégagement de Stalingrad.

En réalité, il s'agit là uniquement d'une idée du Führer, car Manstein a depuis plusieurs semaines fait une croix sur la 6^e armée, qu'il désespère de sauver. Manstein est donc décidé à utiliser les 3 divisions SS du corps blindé pour défendre l'Ukraine.

L'offensive Rouge.

A la fin de janvier 1943, une cinquantaine de grandes unités soviétiques foncent sur Kharkov, la capitale de l'Ukraine. Un corps de cavalerie cosaque, dirigé par le général Belaïev perce alors le maigre front allemand et entreprend des raids très audacieux derrière les lignes alliées, en recevant un puissant appui des bandes de partisans communistes, très actifs en Ukraine Orientale. Or, la seule unité disponible pour la défense de Kharkov est la 2^e SS Panzergrenadiere Division Reich, tête du 1^{er} SS Panzerkorps. La deuxième division du corps (Leibstandarte Adolf Hitler) est, alors, complètement hors d'état de combattre, une partie seulement de ses échelons étant débarqués. Quant à la 3^e division (3^e SS Tötenkopf), elle est en plein transport et plusieurs semaines seront nécessaires pour son intervention sur le front.

Hitler, qui répugne à une défense frontale de Kharkov, face à un ennemi beaucoup plus nombreux, est désireux de mener une manœuvre l'encerclement, la SS Reich formant pince, en attaquant les Russes dans le dos, sur le

fleuv
balay
SS
fond
Est
Un
saill
repli
La
lema
poin
L'a
waff
sions
éche
Qu
du f
pouv
a, el
mées
mer,
Kam
figur
Au
giqu
cessé
qui
force
tend
ce m
en m
dans
align
Re
repa
enco
cach
pour
Ma

fleuve Donetz. La possibilité d'une telle contre-attaque est balayée aussitôt par la poursuite de l'offensive rouge. La SS Reich, pivot de l'opération, doit en effet s'engager à fond dans de durs combats défensifs à Voltchausk, au Nord-Est de Kharkov.

Un corps mécanisé et deux divisions blindées russes assaillent les SS qui doivent opérer un net mouvement de repli.

La situation militaire ne cesse de s'aggraver pour les Allemands, leur front défensif étant percé en de multiples points par les forces soviétiques.

L'arrivée en renforts de divisions de marche de la Luftwaffe n'apporte qu'un bien maigre palliatif, car ces divisions, mal encadrées et mal entraînées, collectionnent les échecs et les pertes inutiles.

Quant aux unités alliées, elles ont pratiquement disparu du front ; l'armée italienne s'est totalement désintégrée, ne pouvant mettre en ligne une seule unité. L'armée hongroise a, elle aussi, disparu du front. Par contre, si les deux armées roumaines ont été écharpées, il a été possible de former, avec les meilleurs éléments survivants, de petits Kampfgruppen germano-roumains, qui font très honorable figure contre les Russes.

Au début de février, la situation devient tout à fait tragique. Les derniers restes de la malheureuse 6^e armée ont cessé le combat le 2 février, libérant ainsi les 60 divisions qui les encerclaient. Ces renforts vont donc revigorer les forces russes, qui, ayant subi de très lourdes pertes, avaient tendance à souffler un peu. Leurs corps blindés voient, à ce moment, leur effectif descendre de 250 chars à 50 chars en moyenne par corps. Il est vrai que les Allemands sont dans une posture aussi fâcheuse, leurs divisions blindées alignant à peu près 25 chars chacune.

Renforcés par de puissantes unités de réserve, les rouges repartent, en ce début de février, à l'assaut, d'une façon encore plus déterminée. Les propagandistes du Kremlin ne cachent pas que l'offensive doit libérer toute l'Ukraine et pour commencer Kharkov, la vieille cité historique.

Manstein, qui ne cesse de demander des renforts au Führer

(que celui-ci ne peut lui accorder qu'avec parcimonie et beaucoup de lenteur, du fait de la situation stratégique d'ensemble et des difficultés de transport), obtient une rencontre avec lui, pour tenter d'obtenir une aide plus conséquente.

Le Führer se rend alors à Vinnitsa, en Ukraine, d'où Manstein dirige la bataille. Une conférence a lieu le 6 février. Les avis de Hitler et de Manstein sont en complète opposition. Hitler veut lancer les fractions disponibles du 1^{er} SS Panzerkorps (la Reich, et, à brefs délais, la L.A.H.) vers Isioum, pour casser les reins à l'offensive rouge. Manstein, au contraire, préfère attendre l'arrivée de la dernière fraction du corps SS (Tötenkopfdivision) pour le lancer tout entier à la contre-attaque. En attendant cette concentration du corps SS, Manstein désire pratiquer une défense élastique, en vue d'user les Russes.

Malgré les objections de Manstein, le Führer décide la création immédiate d'un détachement d'armée, commandé par le général Lanz, essentiellement composé des 1^{re} et 2^e divisions SS. Le détachement Lanz se regroupe autour de Kharkov, en vue de défendre les approches de la ville. Mais sa concentration est gênée par l'irruption de nouvelles forces blindées et motorisées soviétiques. La SS Reich est prise à partie par des divisions russes, très supérieures en nombre et en chars, et se voit bousculée derrière le Donetz le 9 février. Le même jour, les soviétiques prennent Bielgorod et Kursk, créant ainsi une dangereuse poche au nord de Kharkov.

La 2^e armée allemande, qui défend la ligne ouest de Kursk, voit son front craquer. Pour tenter de la dégager, Lanz monte une contre-attaque du SS Panzerkorps vers Lozouaia, afin de repousser les divisions blindées soviétiques. Mais Lanz manque de vigueur, et la contre-offensive ne démarre pas.

Maintenant Kharkov est directement menacée, et sa défense est notoirement insuffisante. Le SS obergruppenführer Hausser (certainement la meilleure tête stratégique de l'Etat-Major de la Waffen SS) n'a, quant à lui, nullement l'intention de se laisser enfermer dans une « poche de Kharkov », comme Panlus à Stalingrad, il préfère manœuvrer et n'ac-



corde qu'une importance toute relative aux ordres de « tenir sur place, sans esprit de recul ». Il ne veut surtout pas gaspiller son corps SS, qu'il entend conserver intact pour la future grande contre-offensive.

Le 13 février, Hitler, par un Führerbefehl (ordre du Führer), donne l'ordre de tenir Kharkov à tout prix, et de transformer la capitale de l'Ukraine en forteresse.

A la différence de nombreux généraux de la Wehrmacht, frondeurs en parole et servilement obéissants dans les actes, le Waffen SS Paul Hausser unit à un parfait loyalisme une volonté non moins grande.

Malgré les directives réitérées de son supérieur hiérarchique Lanz, Hausser évacue le 15 Kharkov, en arguant du fait que la ville ne peut être tenue avec un corps blindé réduit à 50 % de sa puissance de feu.

A la stupéfaction générale, Hitler, ayant saisi la leçon de Stalingrad et assuré du bon vouloir de Hausser et de ses Waffen SS, ne réagit pas et laisse s'effectuer la retraite (il est vrai que Hausser, craignant un contre-ordre, n'annonce l'évacuation de Kharkov, que lorsque celle-ci est déjà trop entamée pour pouvoir être stoppée, sans risque de désastre).

Sauvé du désastre, le corps SS se maintient sur ses nouvelles positions, en arrière de Kharkov. La 2^e fraction de la Leibstandarte rejoint le corps SS qui se concentre sur la route Kharkov-Krasnograd le 18 février.

Pendant ce temps, les Allemands réunissent en hâte la 2^e armée et 4^e armée Panzer, ramenée du front du Mins, où elle vient de briser les furieux assauts d'une armée de la Garde et de deux autres armées rouges.

L'heure de l'offensive allemande approche.

L'offensive allemande.

Dès le 28 février commence l'offensive des troupes allemandes contre les armées russes du Front de Voroneje. Ces armées sont rapidement menacées d'encerclement par une action en double pince, la pince nord étant représentée par la 4^e armée Panzer et la pince sud par le corps SS.

Hausser, qui vient enfin de recevoir la 3^e division du corps, la Tötenkopf, considérée par Manstein comme la meilleure des divisions de Waffen SS ayant servi sous ses ordres, part à l'attaque à partir de son môle défensif de Krasnograd, qui lui sert de tête de pont. Le 7 mars, les divisions allemandes se ruent à l'assaut, bousculent le front soviétique.

Un moment surprises, les troupes soviétiques tentent d'arrêter les Allemands.

Heureusement pour ceux-ci, les arrières du front ont pu être nettoyées quelques jours plus tôt. C'est ainsi que la 5^e division SS Wiking vient d'encercler puis d'anéantir, en de sauvages corps à corps le corps de cavalerie cosaque infiltrée derrière les lignes. Son chef, Belaiev, est tombé au combat et la quasi-totalité de ses hommes ont été mis hors de combat. La Wiking peut être transférée aussitôt sur le flanc sud du corps SS, dont elle va assurer la couverture pendant toute l'offensive.

La Luftwaffe, qui a l'avantage de posséder de bons terrains à proximité, réussit à conquérir une maîtrise locale de l'air, malgré son infériorité numérique. La formidable D.C.A. soviétique représente malgré tout un grave handicap, difficile à briser. Par ailleurs, Manstein, grâce aux renforts et au matériel reçus, a pu reconstituer en partie ses divisions. S'il n'oppose toujours que 32 divisions à plus de 300 grandes unités (brigades, divisions, corps, à effectifs beaucoup plus faibles, il est vrai), leur puissance de choc est, en ce début de mars, beaucoup plus élevée qu'un mois auparavant.

Pour se dégager, les soviétiques tentent de renverser la situation, et, menacés d'un encerclement, ils vont s'efforcer d'encercler à leur tour les divisions assaillantes. Les Russes montent une vaste offensive vers Isioum, menaçant les flancs allemands. La contre-attaque, improvisée et fort mal conduite, aboutit à un complet échec. Plusieurs divisions Panzer encerclent et tronçonnent les unités rouges, qui forment des « Kessels » (chaudrons : zones d'encerclement et de destruction), rapidement anéantis. Pendant ce temps, le corps SS contourne Kharkov par l'Est ; trois corps soviétiques (dont un de la Garde) sont presque encerclés dans Khar-

kov, quand, renonçant à la tactique prévue, les Waffen SS se ruent sur la capitale de l'Ukraine.

Le 14 mars, dans de furieux combats de rue, les Waffen SS arrachent la ville aux Soviétiques. Les Russes laissent 30.000 hommes sur le terrain, en tués, blessés, et prisonniers, mais parviennent à sauver une large portion de leurs troupes.

Pendant la bataille de Kharkov, la division de pointe de la 4^e Panzer Armée (Generaloberst Hoth), la fameuse unité d'élite « Grossdeutschland » a écrasé trois divisions de chars soviétiques à Gaivorow et s'est emparé de Bielgorod.

Mais tous les efforts de la 4^e armée Panzer pour s'emparer du saillant de Kursk échouent. Les Russes parviennent à s'y maintenir, créant ainsi une poche très dangereuse au sein du front allemand. L'Opération Zitadelle, qui enterrerait définitivement les espoirs allemands à l'Est, sera commandée par la nécessité de liquider le saillant de Kursk.

Vers le 20 mars, les combats s'apaisent ; la boue russe du printemps empêchant pratiquement tout mouvement de troupes motorisées. Le moment était venu pour les deux adversaires de faire le bilan de la bataille de Kharkov.

Le Bilan.

Au point de vue tactique, la bataille de Kharkov s'achevait sur une incontestable victoire allemande. Les Russes laissaient plusieurs dizaines de milliers de prisonniers aux mains des Allemands ; ils avaient perdu environ 150.000 hommes et plus de mille chars. Ils avaient été obligés de lâcher Kharkov, et, surtout, leur victoire de Stalingrad était en partie effacée, et l'initiative allait repasser à l'armée allemande.

Les Allemands avaient, eux aussi, essuyé des pertes sévères, quoique beaucoup moins importantes que celles des Russes. Le corps SS avait perdu plus de 7.000 hommes, les Waffen SS ayant attaqué avec beaucoup trop de témérité.

Au point de vue stratégique, le bilan était moins positif pour les Allemands. La ruée trop frontale des Waffen SS avait permis aux Russes d'effectuer un repli assez ordonné.

Le nombre de prisonniers n'avait aucune mesure avec celui des grandes victoires de 1941 voire de 1942.

Surtout, la persistance du saillant de Kursk montrait bien que la victoire allemande était incomplète, mais que la parachever ne serait pas chose facile. On allait bien le voir en juillet.

Pour conclure ce tableau des résultats de la bataille de Kharkov, on peut dire que cette bataille, première grande victoire des divisions Waffen SS, fut une incontestable grande victoire tactique, mais ne fut qu'un demi-succès stratégique.

Les Chefs et les Exécutants.

Hitler : parvenant à se dégager de son obsession de la défense sur place, le Führer donne à Manstein la possibilité d'agir efficacement.

Son énergie permet l'arrivée des renforts indispensables, et assure le plus haut degré de priorité au front ukrainien. Son action, dans la bataille pour Kharkov, est tout à fait positive, malgré un certain nombre d'erreurs, d'ailleurs rapidement dénoncées (Führerbefehl de défense de Kharkov, par exemple).

Manstein : l'intelligence souple et le sens stratégique de Manstein font merveille dans la bataille. Il joue avec maestria des lignes intérieures et rétablit une situation presque désespérée.

La victoire de Kharkov, plus que celle de Sébastopol, est le plus beau fleuron du blason de Manstein.

Hoth : brillant chef de blindés, il dirige avec compétence la 4^e armée Panzer, et joue un rôle important dans la reprise de Kharkov.

Lanz : personnage assez falot, il se montre incapable de mener une action déterminée, est limogé et remplacé par Kempf. D'ailleurs, spécialiste des troupes de montagne, il se montre peu à l'aise dans le maniement des forces blindées.

Hausser : Le remarquable chef de guerre de la Waffen SS montre un excellent sens tactique dans la bataille et fait preuve de ses qualités exceptionnelles de meneur d'hommes.

Pour les Russes, le tableau est moins positif. Il semble bien que les Russes aient fort mal profité des opportunités de la situation.

Staline : il continue ses interventions constantes et harcasse les exécutants. Mais son énergie assure de prompts renforts aux fronts d'attaque, bien que ces renforts soient finalement insuffisants.

La Stuvka (Etat-Major Général) : elle se montre incapable d'orchestrer l'action des masses d'hommes dont elle dispose. Elle n'arrive pas à lancer de véritables offensives de diversion sur les fronts nord et centre.

Les commandants de Front.

Voronov, Fremenko et Joukov, sont les plus efficaces, mais ils paraissent gêner de passer de la défense pied à pied à la guerre de mouvement, et sont assez peu à l'aise.

Quant aux exécutants, leur héroïsme est évident. Waffen SS, Russes et Wehrmacht rivalisent de courage. Les combats pour Kharkov sont parmi les plus durs de la guerre et consacrent définitivement les Waffen SS comme les plus terribles guerriers de la machine de guerre du Reich.

La bataille de Kharkov, première des grandes batailles pour l'Ukraine, est le baptême de naissance de la Waffen SS autonome, dont les divisions, par leur inébranlable ténacité, prolongeront si longtemps l'agonie d'un III^e Reich, encore victorieux en ce mois de mars 1943.

François DUPRAT.

La pudeur est-elle une convention ?

Le problème, problème à dire vrai d'une permanente actualité, celui de l'éducation sexuelle, se pose dans un regain de questions, plus ou moins congrument formulées, à l'occasion des débats ouverts dans les milieux pédagogiques, familiaux, médicaux, confessionnels, tout récemment sur les ondes, dans une émission télévisée d'Alain de Sédouy. Un grand hebdomadaire, ouvrant une double enquête sur « *l'éducation sexuelle* » et « *les divorcés face à l'amour* », titrait en couverture coiffant une photo suggestive « *La pudeur est-elle un sentiment périmé ?* ». Un grand quotidien donne sur le sujet la parole à ses lecteurs. Un prédicateur de Notre-Dame le prend pour thème de sa première conférence de Carême. Il ne se passe pas de semaine, peut-être, sans que de telles questions fassent l'objet d'un de ces placards avec lesquels les éditeurs tentent de réveiller l'attention de lecteurs pressés, leur proposant des lectures légères sur des sujets graves. Les couloirs du métro sont tapissés d'affiches « *sexy* » servant de support publicitaire à toutes sortes de produits. La commission de censure du Cinéma accorde son visa sans limite d'âge au film allemand « *Helga* » film provocateur, comme le sont une infinité de productions et cela sous les plus fallacieux prétextes.

« *Défense de l'Occident* », avait publié, dans son numéro de décembre 61, un extrait de l'essai de F. Henriquez, paru

aux Editions de la Table Ronde, *Panorama de l'amour à travers les âges*, programme ambitieux sur une donnée des plus conjecturales et titrait ce document « *Conventions de la pudeur* ». Sa lecture m'avait inspiré un certain nombre de réflexions dont j'avais désiré faire part aux lecteurs de cette revue sous forme de lettre adressée à son rédacteur en chef. Certaines circonstances empêchèrent la publication de ce texte, qui tout en se référant à une actualité littéraire avait une signification beaucoup plus générale. Je pense que les réflexions qu'il suscitait n'ont rien perdu de leur intérêt intemporel, encore moins de leur actualité, devant ce flot de publications saugrenues, la sortie en librairie de ces innombrables romans à succès allant de la confession plus ou moins transparente jusqu'au récit de faits empruntés à la chronique scandaleuse, aux faits divers quotidiens, marqués par cette obsession sexuelle, une des constantes de notre époque tourmentée, désaxée, à la recherche d'un éthique et d'un équilibre qui semble vouloir la désertter. La sexologie est à la mode, pas seulement en littérature mais en toutes les formes d'expression — graphique, plastique, cinégraphique, dramatique, chorégraphie —, toutes sujettes à caution, quand elles ne sont pas le signe le plus évident d'un profond désarroi affectant les mœurs, la culture et l'esprit.

En proposant ce dilemme « *convention ou vertu* », je crois situer la question sous son véritable jour, indiquant les deux voies qui s'offrent au psychologue, et au sociologue, ainsi qu'au moraliste et à l'esthéticien, observations et analyses des premiers devant étayer les propositions des seconds. On ne saurait, en effet, s'en tenir à des observations cliniques en tout ce qui touche l'homme et les sciences le concernant. L'erreur des sociologues modernes, qui prétendent se référer aux données du matérialisme historique, est de vouloir aborder l'étude de l'homme selon l'optique du naturaliste observant et s'efforçant de systématiser le comportement des animaux, dont le psychisme nous est impénétrable. D'où les analogies inconséquentes, qui entachèrent tant de doctrines et de systèmes, sur la base du mécanisme de Descartes, du postulat de l'instinct de l'école de Buffon,

et de celle de Darwin, jusqu'au déterminisme des « réflexes conditionnés » de l'école de Pavlov, ouvrant la porte aux extrapolations psychanalytiques des médecins de l'école viennoise, lesquels transposèrent sur le plan psychopathique des observations relatives à des mécanismes physiologiques, dont les constantes s'ordonnaient à partir d'expériences limitatives. De là au cybernétisme il n'y a qu'un pas que nos sociologues s'apprêtent à franchir allégrement par l'exploitation de la statistique, cette science mathématique qui ne peut déboucher que sur la mécanisation de l'homme.

S'enrôlant sous la bannière de Freud (un des esprits les plus faux de notre temps, qui, dans le sillage de Jean-Jacques et avec la même apparente conviction, transposant ses obsessions en un système d'introspection mentale, a tenté une *catharsis* plus dangereuse par ce qu'elle suggère que les psychoses qu'elle prétend guérir) toute une phalange de refoulés, prisonniers d'eux-mêmes, affligés des plus redoutables complexes cherchent l'exutoire de la chose écrite. Si je me permets d'être aussi péremptoire en mes prémisses, c'est à la fois par simple souci d'honnêteté intellectuelle et par référence à une sérieuse documentation ethnologique et sociologique. Ayant vécu plus de dix ans en divers territoires d'Afrique noire et blanche, y ayant exercé, avec des fonctions administratives et judiciaires, une activité de chercheur désintéressé, au milieu de peuplades souvent les plus primitives ou les plus régressives (double hypothèse qu'il ne faut jamais écarter) j'ai pu, autrement que par des lectures superficielles, ou des informations de seconde main, me faire une opinion sur des sujets n'ayant en soi rien de déroutant, encore moins de scandaleux ; il convient seulement de les aborder avec le désir sincère d'éclairer par des observations patientes des problèmes concernant la psychologie profonde de l'homme, en de-çà de ses spécificités ethniques et culturelles. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que j'avais, à l'époque de ces recherches, dépouillé une littérature considérable, ethnologique et anthropologique, m'efforçant de me tenir au courant des recherches et des thèses les plus récentes.

Je dirai tout de suite ce qu'il convient de penser, lorsque

une certaine maturité d'esprit vous permet de les replacer dans une juste perspective critique, d'une masse d'imprimés, qui vont des élucubrations pseudo-ethnologiques, dont les hypothèses et les conclusions sautent par-dessus les faits — tels les insipides essais, récemment et luxueusement réédités d'Havelock Ellis — aux manuels des confesseurs en passant par toute une série de publications, qui sont le plus bel ornement des boîtes de bouquinistes, dont la substance et le style insanes n'ont guère changé avec le temps, si ce n'est par ces couvertures historiées et suggestives, dont les habillent les entrepreneurs de littérature spéciale : adaptations fantaisistes du Kama-Sutra, anthologies libertines, traités des perversions sexuelles, toute cette menue monnaie de la littérature érotique et pornographique, providence des besogneurs de la plume, auxquels il ne convient pas de faire l'honneur d'une citation.

Ajouterai-je que le corps médical, mis à part de rares ouvrages s'adressant aux étudiants et aux praticiens, ne s'honore guère lorsqu'il prétend aborder avec les apparentes garanties que confèrent les diplômes, ces sujets très ambigus. Il est peu de livres de vulgarisation médicale qui, en marge d'observations anatomiques et psychologiques sérieuses, ne contiennent d'énormes absurdités, que ces doctes écrivains, se repassent de main en main, à partir des sources les plus équivoques, tartes à la crème de la pathologie sexuelle, constamment rafraîchies et qui n'en sont que plus toxiques. Un certain médecin, qui se targuait d'une longévité entretenue par une prétendue hygiène amoureuse, jouant sur l'homonymie d'un professeur respectable, avait ainsi publié à l'usage d'une clientèle de femmes du monde frustrées ou nymphomanes, quelques petits manuels de diététique sexuelle, qui lui valurent, en son temps, une réputation d'homme d'esprit. Un autre, de réputation apparemment plus justifiée, auteur de travaux lui ayant ouvert les portes de l'Académie française, a tenté la psychanalyse d'un grand écrivain contemporain, lequel s'est confessé en ses livres et en son Journal avec une complaisance suspecte : il l'a fait en un épais volume qui ne supporte pas la lecture.

*
**

Et j'en viens à ces « *conventions de la pudeur* », ayant servi d'amorce à mon propos. Si les observations de ce trop facile essai ne sont pas toutes dénuées de pertinence, je dois dire qu'elles comportent nombre de contradictions implicites et que les références sur lesquelles elles prétendent s'appuyer sont pour la plupart inexactes ou fausses.

Elles résultent de mésinterprétations de documents littéraires et figurés, plus ou moins sollicités, qui font penser à la logique d'archéologues qui, n'ayant pas trouvé dans leurs fouilles de canalisations électriques, concluraient, en toute bonne foi, que les anciens Egyptiens exploitaient des réseaux de communication radio-électriques !

De ces erreurs, je ne pense pas que l'auteur ait été personnellement responsable, si ce n'est par défaut d'esprit critique. Il a simplement mis à contribution une littérature documentaire, vieillie ou tendancieuse, citant des traits de mœurs rapportés par des médiévistes, dont les travaux furent insuffisamment approfondis, restant très en deçà des travaux des historiens de l'Antiquité classique, beaucoup mieux informés, malgré le recul du temps et la disparition de la plus grande partie des documents qui s'y rapportent. C'est ainsi que l'auteur paraît tenir pour certain et constant un usage des gens du moyen-âge, qui, dit-il, se serait maintenu jusqu'à la fin du XVIII^e siècle en diverses régions de l'Europe, de coucher nu. Je ne sais sur quoi reposent ces affirmations que contredisent le bon sens et le sentiment naturel d'une pudeur, qui ne date pas des conquêtes de la Révolution française mais de beaucoup plus loin et dont le mythe adamique, lequel remonte à quelques six mille ans dans la tradition des peuples sémites et par voie d'adaptation à près de deux mille ans dans celle des peuples chrétiens, est assez significatif.

Pour ce qui est des références littéraires, elles sont très conjecturales, car l'adjectif « *nu* », peut recevoir et reçoit des interprétations plus ou moins restrictives. « *Nu* » veut dire « *dépouillé de* ». L'homme dépouillé de ses vêtements

n'est pas nécessairement dans l'état adamique. L'on ne peut donc faire état des textes qui le comportent qu'avec discernement et l'utilisation de cet adjectif ne permet, à moins de précisions particulières et sans équivoque, d'inférer que des faits conformes aux usages. Ces usages, tout au moins les plus intimes, nous les connaissons mal, d'autant plus mal que la pudeur, instinctive ou acquise, rend l'homme aussi réticent sur le geste que sur la parole, laquelle n'est qu'un geste plus explicite.

Les documents figurés sont plus significatifs, quoique sujets eux-mêmes à interprétation en fonction du milieu et des circonstances. Leur examen attentif ne permet d'affirmer rien de pareil. Si de nombreuses miniatures, voire des peintures sur panneaux ou à fresque, représentent très fréquemment à partir du XIV^e siècle des individus, homme ou femme, étendus sur leur lit apparemment nus, bien qu'ayant la tête enturbannée ou recouverte d'un chaperon, c'est qu'elles les représentent recouverts à mi-corps ou jusqu'à la poitrine de draps et de couvertures. Outre que l'usage de se dépouiller de sa chemise, ou du vêtement qui en tenait lieu, pour se mettre au lit n'était pas constant, il fallait tenir compte de la température, glaciale en hiver, surtout dans les pays septentrionaux, en des intérieurs qui n'étaient pas chauffés la nuit et où il fallait, en dépit d'habitudes acquises et malgré courtines et lits clos, prendre quelques précautions afin de ne pas subir de dangereux refroidissements nocturnes, — le fait de se dépouiller de sa chemise, qui jusqu'au XVI^e siècle ne fut pas un vêtement intime, n'implique pas que le corps fût entièrement nu. Il ne l'était pas, sauf exceptions volontaires, et nous avons là-dessus le témoignage d'écrivains, tel que Rabelais, stigmatisant la pratique des « *couche tout nus* », considérée comme licencieuse, partant contraire aux usages, cela dans les premières décennies du seizième siècle, et compte tenu que Rabelais reste sur le plan sociologique un écrivain très médiéval. L'usage de se ceindre, avant de revêtir tout autre vêtement, s'était maintenu depuis la plus haute antiquité, cette antiquité dont le Moyen Age était resté sur bien des points encore très proche.

Cette ceinture, plus exactement ce pagne, « *pannus-panni-*

culus », que portaient aussi bien les Grecs que les Romains, et avec eux tous les peuples de l'œcoumène, hommes et femmes ne la quittaient jamais, sauf pour le bain et les éphèbes pour les exercices dans la palestine et sur les stades (encore que, dans la course olympique, les athlètes n'aient été amenés à se dépouiller de leur ceinture qu'à la suite d'un accident ayant entravé la course d'un concurrent dont la ceinture s'était dénouée durant l'action). Cet usage répondait à des raisons d'hygiène autant que de convenance. Les anciens, qui ne connaissaient pas l'usage des draps de lin ou de chanvre et qui pour dormir s'enveloppaient simplement de couvertures de laine, ne se dépouillaient pas généralement de leur tunique, avec laquelle ils dormaient et dont ils changeaient aussi souvent que leur permettaient leurs moyens. Cet usage de dormir habillé se maintint d'ailleurs jusqu'au haut Moyen Age, où les dormeurs sont représentés, en tous les documents figurés, bas-reliefs, chapiteaux historiés, sur des lits de style antique dormant revêtus de leur tunique et recouverts par des courtepoinces. Ce n'est qu'avec l'invention et l'usage des draps de lin ou de chanvre les *linceuls*, que, par raison d'économie et d'hygiène, on prit l'habitude de se dépouiller, tout au moins à la période estivale, de sa tunique, devenue la chemise, pour dormir. La mode du Moyen Age, jusqu'au xiv^e siècle, maintenant l'usage des vêtements longs et drapés, ce n'est guère qu'à partir du xv^e siècle que se généralisa en occident l'usage des vêtements ajustés pour les hommes avec les hauts de chausse qui devaient donner naissance à nos culottes et à nos pantalons, et, bien que l'usage d'origine celtique et germanique des braies n'aie jamais cessé de prévaloir dans les classes inférieures, surtout chez les paysans. En même temps se généralisait dans les classes aisées l'usage de la chemise de fil, plus ou moins fine selon l'élégance et le degré de fortune, chemise qui devint alors un vêtement intime auquel s'attacha le sentiment de pudeur, ce sentiment ayant toujours eu pour support les accessoires que l'homme a l'habitude de considérer comme partie plus ou moins intégrante de sa personne.

Si la ceinture des anciens, que portaient hommes et fem-

mes (cette ceinture des déesses que les héros de la fable dénouaient en leurs transports amoureux), si cette ceinture disparut avec l'usage masculin des vêtements ajustés, notamment avec le port des hauts de chausse, qui en interdisaient l'emploi, elle fut remplacée par un accessoire commode et qui, selon toutes les représentations des peintures et dessins du xv^e siècle, était tout à fait analogue à nos caleçons courts et plus près encore de nos slips. Si de cette lingerie intime on se dépouillait la nuit, elle était certainement remplacée par l'ancienne ceinture, un pagne noué autour des reins, qui garantissait la pudeur (l'usage de partager la même couche, particulièrement dans les établissements hospitaliers et dans le menu peuple, était constant à cette époque) et évitait au dormeur les refroidissements particulièrement sensibles sur les reins plus encore que sur la poitrine, alors qu'on ne s'enroulait plus dans ses couvertures et si même on dormait sous la couette, comme dans les pays nordiques, où cet usage s'est maintenu. Il est dans l'iconographie religieuse quantités de documents figurés qui représentent cet accessoire traditionnel, dont sont revêtues toutes les figures dans les scènes d'exposition, de torture ou d'exécution, à l'exception de certaines scènes eschatologiques, scènes de résurrection des morts, dans lesquelles les ressuscités avant jugement et les damnés après jugement sont représentés dans un total dénûment, alors que les élus revêtent de radieuses tuniques. Sur ce chapitre, et en dépit d'une certaine licence des mœurs, qui a varié avec le temps, s'aggravant aux périodes troublées, les gens du Moyen Age ne badinaient guère. Ayant examiné très attentivement des miniatures et des peintures représentant en diverses régions de l'Europe, aussi bien dans les pays méditerranéens que dans les pays septentrionaux des gens déshabillés, s'apprêtant à dormir, j'ai très souvent pu discerner la présence de cet accessoire intime, dont la forme, la matière et la manière de s'en draper ont pu se modifier avec les époques, selon les régions, et qui en fonction de la saison pouvait être d'un tissu plus ou moins léger, de lin, de linon, de cotonnade ou de laine.

Ceci n'empêchait pas qu'effectivement on se baignait nu au Moyen Age, comme aujourd'hui d'ailleurs, tout au moins

lorsqu'on le fait dans sa salle de bains. Qu'il y ait eu des privautés et des usages plus ou moins innocents en certains lieux, je pense que, là encore, les documents figurés sont sujets à interprétation et que les bordels médiévaux (certaines étuves en tenaient lieu, d'où les ordonnances prescrivant leur fermeture) pouvaient être aussi déshabillés que ceux dont Marthe Richard eut la malencontreuse idée de réclamer la fermeture, les inconvénients de leur suppression étant pires que ceux de leur maintien.

Il y a évidemment beaucoup d'usages qui, sur le plan de la pudeur vestimentaire, peuvent nous sembler contradictoires et ceux du Moyen Age lorsqu'ils l'étaient ne l'étaient pas davantage que les nôtres, les conventions ou plus exactement les habitudes jouant à ce sujet un rôle important sinon capital. Voilà en ce qui concerne la mésinterprétation des documents littéraires ou figurés, qui, faisant suite aux observations d'un grand nombre de médiévistes, d'une désarmante candeur, ont pu donner lieu aux références d'auteurs mal informés, suivant les errements du bibliophile Jacob, ceux de Quicherat, plus nuancé en ses affirmations car sur ce point il se contente de présomptions, et ceci sans parler d'auteurs beaucoup moins graves, auxquels ne déplaisent pas les allusions égrillardes et tendancieuses que semblaient accréditer de fausses observations. Des romanciers et des historiens plus sérieux, tel La Varende en son *Histoire de Guillaume le Conquérant* sont tombés dans ce panneau des médiévistes, n'ayant eu, eux-mêmes, ni le temps, ni le goût de feuilleter les manuscrits à peinture, d'étudier attentivement les représentants des peintres et des sculpteurs, encore moins d'avoir recours à l'iconographie comparative des peuples d'Orient et d'Extrême-Orient, dont les analogies sont aussi instructives en ce domaine qu'elles peuvent l'être sur tant d'autres plans. Le parallélisme des techniques et des usages, aux mêmes stades d'évolution, s'avèrent constamment. C'est ainsi que les usages observés en des sociétés africaines et asiatiques, restées au stade des sociétés médiévales européennes, retrouvent, à n'en pas douter, ceux de l'Occident médiéval, nous aidant à interpréter et à mieux comprendre les documents qui s'y rap-

portent. Or, il n'est nulle part, chez les peuples dits civilisés, de couche-tout-nus sauf les amoureux transis et les figurants de nos films « nouvelle vague », dont les producteurs adorent ce genre de gros plans suggestifs. Les auteurs libertins de notre XVIII^e siècle, voire ceux plus gailards de notre XVI^e, dosaient davantage leurs précautions amoureuses et leurs effets.

*
**

J'en viens maintenant à l'interprétation psychologique des *conventions* associées au sentiment instinctif de la pudeur chez les peuples habillés et pour lesquels l'usage du vêtement est à la fois une nécessité climatique et une exigence psychique résultant d'un très long atavisme. Cela va me permettre de battre en brèche la plupart des faux postulats de nos sociologues naturistes. Si je suis d'accord avec eux sur le caractère plus ou moins conventionnel des attributs de la pudeur (Montaigne a écrit là-dessus des choses très finement observées et dites dans un essai qui a pour thème *Sur quelques vers de Virgile*), je le suis moins sur la nature qu'ils estiment tout à fait relative de ce sentiment. Des distinctions s'imposent au préalable. L'observation et la réflexion permettent de constater que la pudeur a non seulement des degrés qui peuvent varier avec l'individu, les habitudes acquises et les circonstances, mais que la pudeur qui est à base d'interdits visant la vue, le contact des organes ou des parties du corps qui jouent un rôle sensible dans les relations sexuelles, la pudeur paraît se manifester en raison inverse — tout au moins dans ses exigences apparentes — de son caractère social. Cette remarque peut sembler paradoxale, elle est cependant certaine. Et c'est elle qui fournit l'explication d'usages qui sans cela paraîtraient absolument contradictoires.

La présence de ses semblables peut être pour l'homme tantôt un frein, tantôt un moyen ou une occasion d'excitation, dans la manifestation de ses inclinations — j'écarte à dessein le terme « instincts ». Plus l'exhibition de la nudité ou de la semi-nudité prend un caractère collectif,

plus ce caractère collectif apparaît comme modérateur, sinon inhibiteur. D'où la pratique des baignades publiques, en toute nudité, avec séparation des sexes, ainsi que cela se passe dans les pays scandinaves et ainsi que cela se pratiquait dans les thermes antiques et ainsi qu'on peut le constater encore dans les hammams orientaux. D'où la pratique du nudisme intégral mixte chez les nudistes, où le nudisme paraît répondre à une sorte de *catharsis* sensorielle confinant à la célébration d'un rite collectif. Il semble que le sentiment de la pudeur, et les réactions auxquelles il donne lieu, s'affirme avec la limitation du nombre des partenaires, le caractère plus ou moins *clandestin* des exhibitions. De telle sorte que les précautions, qui ont trait aux attributs du vêtement intime, se manifestent avec plus d'exigence là où il semblerait qu'elles dussent s'effacer et même à s'en tenir aux postulats « naturistes », là où elles devraient s'abolir.

Et cependant pour peu qu'on réfléchisse aux origines de ce sentiment, si difficile à définir, si délicat à observer, on s'aperçoit que ses manifestations rentrent dans la logique des faits. A ce sujet il est instructif de relire le récit de la Genèse, relatant la chute du premier couple. Adam et Eve après avoir commis le péché de curiosité et rompu l'interdit divin, devaient s'apercevoir qu'ils étaient nus. Ils cherchèrent alors à se dérober à la vindicte divine en voilant leur nudité.

L'homme est double, bilatéral, dit le peintre Closon qui fait de cette observation fondamentale la base de toute son esthétique. Elle est aussi la base de notre éthique. L'homme devenu conscient échappe aux strictes déterminations de l'instinct qui l'inclinerait toujours aux mêmes actes accomplis avec la même rigueur et la même innocence, il aborde, alors, le domaine de ses virtualités, celui des choses possibles et impossibles, des actes immédiats ou différés et qui peuvent l'être indéfiniment. La conscience qu'il a de ses besoins, de ses appétits, des désirs que peuvent susciter en lui les occasions et les circonstances et auxquels s'associe la notion de liberté, condition de toutes ses acquisitions spirituelles et de tous ses perfectionnements, comme de

toutes ses possibles erreurs et régressions. Sur le plan sexuel, qui, avec l'éveil de la puberté, est peut-être le plus critique, le plus sujet aux déviations et aux défaillances, une expérience atavique, qui s'inscrit dans l'éducation, lui impose l'observation d'une discipline individuelle, familiale et sociale, sous forme d'interdits qu'il peut, sans doute, transgresser, soit en les violant par impulsion ou perversion, soit en les transcendant par la réflexion. Là réside, à n'en pas douter, l'origine de la pudeur et des conventions qui s'y rapportent, discutables peut-être dans leurs modalités mais nécessaires. Ce n'est pas, dans les transgressions gratuites d'esthètes en mal de libération (qui veut faire l'ange fait la bête), les pseudo-disciplines de nos psychanalistes, dont les maîtres n'ont rien inventé (la confession auriculaire ou publique préexistant au christianisme était pratiquée en maintes religions), qu'il faut aller chercher l'interprétation plus ou moins aberrante d'usages, d'habitudes qui touchent au psychisme profond de l'homme, réglant ses comportements individuels et sociaux.

Quant à l'amour, est-il besoin de rappeler qu'il n'est pas le plaisir, si même il ne l'exclut pas et que le pessimisme de certains docteurs misogynes du Moyen Age, formulant le « *tota mulier in utero* », a d'heureuses contreparties en ce même Moyen Age, qui vit avec la naissance de l'amour courtois s'exprimer les sentiments les plus nobles, les plus purs, les plus délicats qui puissent naître au cœur de l'homme ?

L'exhibitionnisme, qui caractérise tant de manifestations actuelles, a pour corollaire, sur le plan de l'expression, littéraire, artistique, musicale, la tendance au *littéralisme* exacerbé, le goût des énumérations exclusives de toute métaphore, le recours aux matériaux bruts dans la plastique dite *opart* ou *popart*, au matériel sonore emprunté aux manifestations naturelles ou mécaniques sans aucune transposition modale, sans choix des timbres, sans aucune stylistique instrumentale dans la musique concrète. C'est le rejet de la *figure*, celui de la *litote*, si chère aux écrivains et compositeurs classiques disant moins pour faire entendre plus, procédant par analogie ou allusion, le mépris du style allant

jusqu'à l'onomatopée, et la libération des instincts proposée comme forme suprême d'expression esthétique. *Convention ou vertu ?* Faut-il souligner que la convention est à la base même de tous nos acquis intellectuels, éthiques et esthétiques, de toutes les conquêtes de l'esprit, qui pour s'exprimer et s'informer doit avoir recours à des signes ayant valeur de symboles ; que la convention est à la racine même du langage articulé et conceptuel, comme de toutes les autres formes de langage, graphique, plastique, mathématique, musical, olfactif, gustatif, que la vertu passe nécessairement par le chemin de ces conventions acceptées ou rejetées soit par refus systématique, soit par dérision, signes d'impuissance ou de faiblesse, qu'une société sans conventions ne peut être qu'une société sans lois, sans mœurs partant sans vertus, que la notion même de « jeu », si chère à notre époque éprise de sport, implique celle de règles et de conventions sans lesquelles et sans le respect desquelles il ne saurait y avoir de jeu.

Qu'il soit besoin périodiquement dans l'évolution des sociétés comme dans celle des individus de faire le tour des conventions, d'en préciser la signification et la portée, voire de les réviser, c'est le rôle d'une indispensable critique, opérant une novation dans la tradition afin d'éviter cette sclérose, qui sous forme d'académisme, de maniérisme, de conformisme, routines de la pensée et de l'action, a tant de fois été stigmatisée, quelquefois abusivement et par simple manière de protestation dans les inconséquences et les impatiences de la jeunesse piétinant sur le seuil. Mais rien ne s'improvise, encore moins sur le plan de l'esprit que sur celui des mœurs, et il ne faut jamais confondre *souvenirs* et *expérience*. Les premiers souvent nous accablent. La seconde comporte toujours un enrichissement.

F.-H. LEM.

L'U. R. S. S.

menace toujours le Monde

Il est de bon ton, aujourd'hui de ne voir de danger que dans la Chine Rouge et d'estimer que la Russie Soviétique a définitivement cessé d'inquiéter l'Occident. Cette vision des choses est pour le moins prématurée car l'U.R.S.S., lancée dans de vastes plans de développement de ses forces armées, reste un dangereux adversaires potentiel, il suffit pour cela d'examiner d'un peu près l'éventail des moyens militaires russes.

I

LA FLOTTE ET LES FUSEES

Traditionnellement négligée, la flotte soviétique vient de voir considérablement grandir à la fois ses missions et ses moyens, fait dû essentiellement à l'engagement russe au Moyen-Orient.

Par le tonnage, elle est la seconde flotte du monde. Elle ne possède pas de porte-avions, ce qui est rare pour une grande flotte (mais va en terminer 2). Les navires datant d'entre 1945 et 1955 sont de type classique.

Ces derniers temps, ses efforts ont surtout porté sur les sous-marins océaniques, lanceurs d'engins, sur les frégates, les destroyers et les vedettes lanceurs d'engins et sur les bombardiers à capacité atomique, et, naturellement, sur les engins et missiles utilisés par la marine.

ENGINS ET MISSILES.

Les engins guidés et missiles peuvent se classer en quatre catégories :

a) *Les engins surface-surface aérodynamiques.*

Ce sont des engins lancés depuis des navires sur des buts flottants (navires) ou statiques (objectifs terrestres).

SSM 1, portée de 180-270 km, équipent des vedettes du type Kildin, grosses vedettes presque équivalentes à des petits destroyers.

SSM 2, portée de 650 km, équipent des vedettes du type Kynda, identiques aux Kildin, mais plus récentes.

SSM 3, portée de 25-30 km, équipent des vedettes du type Komar, petites vedettes d'attaque très mobiles, portant un équipage de 7 ou 8 hommes.

b) *Les engins balistiques : surface-air ou mer-surface.*

Ces engins équipent des sous-marins et sont destinés à atteindre des objectifs terrestres. Ils sont dotés de têtes nucléaires.

SSPM 1, portée de 650 km, équipent les sous-marins des séries G et Z, de type classique ancien.

SSPM 2, portée de 1.300 km, équipent les sous-marins des séries H, de construction plus récente.

c) *Les engins surface-air.*

Ce sont des fusées antiaériennes, qui peuvent être soit terrestres soit montées sur bateau. Les Sam 3 sont utilisées par les Nord-Vietnamiens.

Sam 1, portée de 27 km, équipent les croiseurs série Dzerjinsk, croiseurs lourds assez anciens. Les Sam 1, plus anciennes, ne peuvent être montées que sur des bateaux de gros tonnage.

Sam 2, portée de 27 km, équipent les vedettes de type Kynda.

Sam 3, portée de 230 km, équipent les vedettes de type Kynda.

d) *Les engins air-surface.*

Ce sont les fusées dont sont équipés les avions, pour attaquer un objectif en surface (terrestre ou naval).

AS 1, portée de 90-100 km, 2 sur le bombardier stratégique lourd Badger (Tupolev 16).

AS 2, portée de 180-200 km, 1 sur le bombardier stratégique lourd Badger.

AS 3, portée de 600-700 km, 1 sur le bombardier stratégique de type Blinder (Tupolev 14).

AS 4, portée de 1.000-1.100 km, 1 sur le type Blinder.

AERONAUTIQUE.

En général, les Russes ne montrent pas leur matériel, ce qui a pour résultat de laisser libre cours à des suppositions. Pour plus de commodité, ces avions seront d'abord classés selon qu'ils soient intercepteurs ou bombardiers, les possibilités de choix et d'options étant tellement diversifiées.

a) *intercepteurs.*

Tous temps : Yak 25, chasseur de jour et de nuit.

Assaut : Mig 15, Mig 17, Mig 19, Mig 21 qui comprend quatre variantes, A, B, C, et D cette dernière ayant une aile en delta.

b) *chasseurs.*

Un seul est connu : le SO, pouvant décoller sur une aire limitée comme celle d'un porte-avion.

c) *bombardiers.*

Toutes altitudes : Tupolev 14 ou TU 14, bombardier classique.

Basse et moyenne altitudes : TU 16 (450 en fonction).

Torpilleurs : Illyouchine 28 ou IL 28 et TU 95.

d) *reconnaissance.*

Un seul : le TU 4.

e) *hydravions.*

Deux Berjew : BE 6 et BE 10.

Cas à part, les hélicoptères, pour la plupart très importants et servant principalement soit pour le transport de matériel soit le transport d'hommes :

Matériel : MI 4 (charge : 2 t.).

Hommes : Kamov 20 ou KA 20 et le Yak 24 (charge : 42 hommes).

(Les 2 porte-avions presque achevés sont d'ailleurs, en réalité, des porte-hélicoptères utilisables pour le transport des fusiliers-marins russes).

CROISEURS.

Il existe cinq grandes catégories de croiseurs, à savoir :

Les Sverdlov (hors d'âge).

Les Dzerjinski (vieillis).

Les Komsomolets (vieillis).

Les Kirov (utilisables) 15.000 t.

Les Variag (modernes) 15.000 t.

Les Russes possèdent en tout 32 croiseurs dont 9 seulement sont modernes ou en excellent état.

DESTROYERS.

Ils se classent en six catégories :

Rashin : armement surtout antiaérien, 2 rampes doubles permettent de lancer 4 fusées en même temps.

Kroupny : à deux rampes de lancement, chaque rampe comportant 6 missiles aérodynamiques subsoniques de grande dimension.

Kildin : peut lancer des « avions sans pilote » à tête nucléaire.

Kaltin : surface-air. (destroyer antiaérien, pour protéger des convois contre des attaques aériennes).

Tallin : armement faible, démodé.

Skory : gros des flotilles russes. (Armement classique).

Les Russes possèdent environ 90 destroyers dont 46 environ sont modernes. Les destroyers modernes sont utilisés surtout comme navires d'attaque et peuvent lancer des fusées.

SOUS-MARINS.

La flotte sous-marine la plus dense du monde, 400 sont opérationnels dont 351 sont postérieurs à 1951. Ils opè-

rent en brigade de 8 à 12, larguent des mines au moyen des tubes lance-torpille, ils sont ou bien atomiques ou lanceurs d'engins, comparables à ceux lancés par le Severdvinsk et par le Komsomolets.

a) *lanceurs de missiles.*

Type E propulsion atomique, vitesse 20 nœuds : en service moins de 10, chacun possédant 3 missiles balistiques 4.000 t.

Type H propulsion atomique vitesse 20 nœuds : en service moins de 10, chacun possédant 6 rampes deancements d'engins comparables aux Régulus (avions sans pilote américain de type ancien) 5.600 t.

Type G propulsion classique, vitesse 16 nœuds : en service : plus de 30, 3 missiles balistiques, 3.000 t.

Type J propulsion classique, vitesse 16 nœuds en service : plus de 5, 4 rampes de missiles balistiques, 1.000 t.

Type Z propulsion classique vitesse, 16 nœuds en service : 6 ou 7. Leurs missiles balistiques ne peuvent être lancés qu'en surface, ce qui réduit considérablement leur efficacité 2.000 t.

Type W propulsion classique vitesse inconnue, nombre non communiqué 1, 2 ou 4 rampes, 1.100, 1.600 t.

Les Russes disposent donc d'environ 50 à 60 sous-marins lanceur d'engin, dont 17 à propulsion atomique.

b) *non lanceurs.*

Type N propulsion atomique, vitesse 20 nœuds en service : 5 ou 6.

Type F propulsion classique, 22 torpilles.

Type R propulsion classique, 22 torpilles.

Le nombre de ces sous-marins classiques est d'environ 350, dont 5 ou 6 seulement à propulsion atomique.

VEDETTES RAPIDES

Il en existe plusieurs centaines, elles sont de trois types :

Type Osa, 4 rampes de missiles, portée : 25-30 km.

Type Komar, 2 rampes, puissance de feu considérable.
Type Shershew, 4 tubes.
(C'est une vedette Komar qui a coulé le destroyer israélien « Eilath » au mois d'octobre 1967).

FLOTILLE FLUVIALE.

Ravitailleurs sous-marins, types Don, Ougra, Soldek.

Ravitailleurs en missiles.

Navires ateliers.

Hydrographie.

Navires de débarquement.

Brise-glace en Baltique : 13, en Arctique : 11, en Extrême-Orient : 7.

Le principal atout des Russes dans le domaine naval est constitué par les fusées Styx (portée 25-30 km), montées sur vedettes Osa et Komar, et dont les marines occidentales ne possèdent pas l'équivalent. Seule la fragilité des vedettes, utilisables par beau temps, limite ce danger, car la destruction de ces inquiétants frelons des mers ne peut se faire qu'au moyen d'avions de combat.

La flotte française, comme le reconnaît la *Revue de la Défense Nationale*, ne disposera qu'en 1975 d'un engin, « la Mandragore », capable d'expédier par le fond une vedette Komar. Jusqu'à cette date, les Etendard IV, dotés de l'engin air-sol AS/30 seront capables, et uniquement eux, de protéger la flotte contre les assauts de vedettes équipées de fusées Styx.

Quant à la menace sous-marine, elle est, si possible encore plus nette, les Soviétiques multipliant leurs constructions dans ce domaine et renforçant une flotte déjà substantielle.

En cas de conflit, les Russes disposeraient de plus de sous-marins que n'en a jamais eu la Kriegsmarine au moment de ses plus grands succès et représenteraient un danger peut-être mortel pour le commerce maritime international.

Quant à la possibilité d'une attaque écrasante par sous-marins munis de fusées à tête nucléaire, elle se concrétise de plus en plus par l'accroissement massif du

nombre de sous-marins russes capables de mener ce genre d'opération.

L'annonce de la mise en service prochaine d'une véritable Task-Force, utilisable n'importe où dans le monde est encore plus inquiétante, car la supériorité de mobilité qui donnait un avantage écrasant aux flottes occidentales va bientôt être durement atteinte. La création de bases navales russes au Moyen-Orient, provoquée par l'agression israélienne de juin 1967, accentue ce renversement de la balance stratégique, en permettant aux Russes de pratiquer une stratégie navale globale, seule capable d'assurer la victoire, ainsi que l'a définie à la fin du XIX^e siècle l'amiral Mahan.

Loin de diminuer, la menace soviétique s'est considérablement accrue au point de vue naval — Examinons maintenant les autres domaines.

II

L'ARMÉE ROUGE

Malgré de nombreuses compressions, dues à des nécessités économiques et budgétaires, l'Union Soviétique aligne toujours un corps de bataille moderne de 140 divisions, dont 22 (blindées : 8, motorisées : 14) sont stationnées en Allemagne de l'Est — la querelle sino-soviétique a amené un certain déplacement de troupes vers la frontière chinoise, mais la quinzaine de divisions transférées en Sibérie n'ont pas été retirées des Démocraties Populaires. Elles ont été prélevées sur les formations stationnées dans le secteur de Rjev-Smolensk-Viasma et en Ukraine Occidentale, formations qui servaient de réserves générales pour l'Armée Rouge.

L'engagement américain au Vietnam ayant réduit à 6 divisions le nombre d'unités U.S. disponibles pour l'Europe (outre les 4 de la VII^e Armée stationnées en Allemagne Fédérale), la menace « classique » sur notre continent est évidente. La quasi-disparition de l'armée française, suite aux séquelles de la guerre d'Algérie, l'effa-

vement progressif de l'armée anglaise du fait des difficultés budgétaires et le manque d'ardeur guerrière de la Bundeswehr, abrutie par la démocratie, ajoutent au danger provoqué par le relatif dégagement américain de l'Europe.

Si, en face, la cohésion du Bloc Soviétique n'est certes pas très satisfaisante pour les maîtres du Kremlin, même les armées satellites forment un ensemble autrement impressionnant que leurs homologues de l'Europe de l'Ouest. Il est connu que l'armée populaire est-allemande forte de 7 divisions défoncerait sans trop de difficulté la Bundeswehr et ses 12 divisions, du fait des différences de tonus existant entre les deux armées.

En réalité, seules les armées des pays « fascistes », la grecque, la turque ou l'espagnole, seraient capables de lutter aussi vaillamment que les forces qui leur feraient face, ce qui n'est guère un bon point pour l'Occident.

LES ARMES NON ATOMIQUES

Certes les deux « grandes puissances », tant économiques que militaires, à savoir les U.S.A. et l'U.R.S.S. possèdent « l'arme atomique » mais le moins fort ayant le pouvoir d'exercer des représailles et des destructions tenues pour intolérables par le second protagoniste, une certaine stabilité se manifestait depuis des années.

Plus la stabilité est grande au niveau des armes ultimes, plus nette est la coupure entre les armes nucléaires et classiques, en paroles et en actes, moins l'escalade est possible. Ce point de vue, exprimé par Raymond Aron dans son livre « Le Grand Débat », donne à penser que les armes classiques ou non atomiques seraient employées lors d'un conflit mais sous couvert d'un « bouclier atomique ».

L'on peut distinguer plusieurs catégories d'armes dans ces armes non atomiques.

Armes classiques.

L'on entend par armes classiques des armes dérivées de la guerre de 1914 et qui furent perfectionnées, sans

toutefois sortir du rôle premier qui avait été le leur lors de leur conception. C'est ainsi que l'on trouve les chars tels que l'A.M.X. 30, le bombardier « vautour », les canons, la D.C.A., les camions et les péniches de débarquement de même que les navires de soutien logistique.

Armes classiques modernisées.

Ce sont les mêmes que les précédentes mais si elles gardent la même fonction, elles sont mieux équipées tel l'exemple du char AMX 13 lanceur d'engins SS 11, des auto-mitrailleuses porteuses de roquettes et du fusil roquette remplaçant le bazooka dans l'armée américaine.

Armes nouvelles en usage dans l'infanterie.

De nouvelles armes ont fait leur apparition dans l'infanterie en particulier les aéroglisseurs, les missiles sol-air, les canons atomiques, les gros hélicoptères transporteurs de troupes, les hélicoptères légers équipés pour l'assaut, de lance-roquettes, de mitrailleuses et de petits missiles puis dernièrement dans l'armée soviétique, à titre expérimental d'un canon à eau pouvant traverser une épaisseur ou un blindage de 45 cm, c'est-à-dire qu'aucun char ne resterait à pareille décharge.

COMPARAISON ENTRE L'ARMEMENT AERIEN ET MISSILE DES DEUX GRANDS.

U.R.S.S.

a) *Engins sol-air*

En 1957, le M. 2 (2 étages).

En 1960 2^e génération.

T 5 B

T 5 C sur char

T 7 A

En 1961 :

T 1

Sam 3

En 1966 :

V 75 antiaérien (2 étages).

U.S.A.

a) *Engins sol-air*

Les Nike : Ajax portée 19 km
(1957) Hercule

Zeus 240 km

Blue Scout

Little John portée 16 km

XM 50 sur véhicule 19,3 km
Corporal (1952)

Bullpup B

GAM-83-A

Hawk fusée de proximité
35 km.

U.R.S.S.

b) *missiles intercontinentaux*

En 1967 : 470

c) *bombardiers*

Beriew M. 10

IL 28 assez démodé

TU 16, dit Bagder

TU 14, dit Blinder

d) *chasseurs-bombardiers*

Yak 25

U.R.S.S.

e) *hélicoptères*

MI-6 (équivalent Sikorsky)

MI-V-8 (équivalent Frelon)

Les Kamov

Ka 15

Ka 18

f) *chasseurs*

Les Mig

M 17

M 19

M 21 (A, B, C, D)

Les Sukhoi 7 (appareils d'attaque au sol)

Le Flipper nom de code

U.S.A.

b) *missiles intercontinentaux*

En 1967 : 1446

c) *bombardiers*

B-52 H équipé de 2 Skybolt

B-52 G Hound Dog

TB-58 A General Dynamic

A-5 A Vigilante North-American

d) *chasseurs-bombardiers*

F-8 E Douglas Skywak (Bullpup B)

B-58 H New-York Le Bourget
3 h

Grumman A-6 A (30 bombes)

Phantom 2 Mac Donnel

Northrop F-5 A

Republic F-105 Thunderchief

U.S.A.

e) *hélicoptères*

Bell 47-J-2

Iroquois au Vietnam

Boeing Vertol YCH-47

Sikorsky SH-3 (contre sous-marins)

f) *chasseurs*

Vought F-8 E (Bullpup B)

Crusader

Convair F-106 Delta Dart

Lockheed F-104

g) *couverture avion plate-forme-radar*

Grumman E-2 A

*Renseignements Complémentaires*a) *Missiles air-sol de portée moyenne*

U.S.A.

Hound Dog; charge 4 mégatonnes

Blue Steel MK 1 : 320 km

MK 2 : 600 km

système antiradar Shrike

Ce matériel s'oppose aux quatre types de fusées soviétiques cités plus haut.

b) *Engins sol-sol*

U.S.A. : Pershing et Corporal 130 km.

Mace système semi-optique

c) *Missiles balistiques intercontinentaux*

Ce sont ces missiles pour lesquels les stocks des U.S.A. étaient évaluées récemment à 1.446 unités.

Gros progrès russes et américains :

U.S.A. : grande portée Titan 8.000 km intercontinental
moyenne portée Thor et Jupiter 3.000 km

Atlas : portée 10.200 km.

Minuteman : portée 10.200 kms.

L'U.R.S.S. et les U.S.A. disposent également d'engins balistiques de faible portée, montés sur chars et utilisables par les troupes terrestres.

ARMEMENT ATOMIQUE

Le domaine de l'armement atomique marque d'une façon évidente non seulement les progrès de la Chine Rouge, qui inquiètent le Monde, mais ceux, laissés de côté, de l'Union Soviétique.

Cinq nations, à savoir les U.S.A., l'U.R.S.S., la Grande-Bretagne, la France et la Chine, possèdent la bombe atomique, tous sauf la France possèdent la bombe H (modèle de bombe atomique utilisant l'hydrogène et le transformant en hélium).

La dernière nation à faire partie du clan atomique, la Chine expérimenta la bombe A puis la bombe H en octobre 1964 et en juin 1967. Elle est la seule à ne pas se déclarer en faveur du sous-marin à propulsion nucléaire, préférant « bricoler » des sous-marins à propulsion classique afin de réduire le coût de sa force de frappe.

Vecteurs

Les U.S.A. possèdent de nombreux vecteurs, que ce soient les fusées Atlas, Thor, Jupiter, Minuteman ainsi qu'Atlas pour les plus grosses et lancées de la terre ou

(surtout les Polaris) lancées d'un sous-marin. Les avions également peuvent faire office de vecteurs, qu'ils s'agissent des B-52 ou des F-111. Les sous-marins également peuvent envoyer des torpilles à tête nucléaire.

L'U.R.S.S. possède probablement le même genre de vecteurs, il est de fait que l'on ne connaît pas le nom des fusées ; quant aux avions l'on peut parler essentiellement du Mig 21. Elle a en service 17 sous-marins à propulsion nucléaire contre 41 aux U.S.A. Egalement, ces derniers temps l'on a beaucoup parlé de « bombes orbitales », véritables satellites emportant une bombe atomique, probablement aujourd'hui le *meilleur vecteur*, qu'elle est seule à posséder.

La Grande-Bretagne possède 4 sous-marins à propulsion nucléaire dont 3 en activité, ils utilisent des fusées Polaris dont la charge est de 0,5 mégatonne pour les Polaris 3. De plus, elle avait passé commande de F. 111 à voilure variable (50 exemplaires) mais elle vient de l'annuler.

La France disposera de 3 sous-marins à propulsion nucléaire en 1972 emportant des fusées M.S.B.S. (mer-sol balistiques stratégiques), leurs têtes seront des bombes A dotées d'une puissance se situant entre 400 kt et 1mgt. Notre flotte aérienne se compose à l'heure actuelle de 48 Mirage IV.

La Chine ne dispose pas de sous-marins modernes, par contre elle a expérimenté des fusées sol-sol d'une portée de 800 à 1.200 km.

Prix de revient

Bien entendu, tout ce matériel coûte très cher et voici quelques tarifs, qui expliquent que l'U.R.S.S., prête à tous les sacrifices, accroît rapidement ses forces.

U.S.A. : sous-marins 120 millions de Dollars
 fusées Polaris, 12 millions de Dollars
 fusées Titan, 11 millions de Dollars (engin + silo)
 fusées Minuteman, 5 millions de Dollars
 tête 250 kt, 900.000 Dollars
 tête 1mgt, 1 million de Dollars, d'où intérêt à acheter à la plus forte charge.

Grande-Bretagne :

sous-marins, 45 millions de livres

U.R.S.S. :

fusées R. 11, 800.000 Roubles (avec tête nucléaire 5 à 6 fois plus). On sait que le rouble représente à peu près le quart du dollar et équivaut ainsi au franc suisse ou au mark.

Bases nucléaires

U.S.A. : usines atomiques dans la Tennessee Valley
bases de sous-marins à New London sur le Thames Richmond (Caroline du Sud)

U.R.S.S. :

Les ogives nucléaires sont rassemblées en partie à Novaia Zemlia, centre n° 1. Le centre d'expérimentation des fusées se trouve à Kapoutine Yar et les entrepôts dans l'île François-Joseph, en mer Blanche.

Chine :

centres à Lantchéou, Tchetchouan, Lop Nor et Sian dans le Sin Kiang.

Armes spéciales

La fin de l'année 1967 a été marquée par deux décisions militaires : la première concernant une bombe orbitale, la seconde sur la mise en œuvre d'un réseau antimissiles destiné théoriquement à protéger de la Chine de Mao, à la fois l'U.R.S.S. et les U.S.A.

Bombe orbitale

Le 21 juin 1965, la revue Ogoniok affirmait que des satellites auraient la possibilité d'emporter des bombes de 100 mégatonnes à la place de cosmonautes. Le 7 novembre 67, l'U.R.S.S. présentait des fusées qualifiées d'« orbitales », permettant de frapper où l'on voudrait, car le nombre d'orbites à décrire serait arbitraire et dépendrait du désir du pays possédant cette arme. La fusée utilisée est du modèle de celles employées pour lancer les Vostoks.

Parade : mise au point par les U.S.A. dès 1964, il s'agit de fusées dirigées par un ordinateur et d'un radar détectant un objet à une altitude de 40 km. Mais cette parade ne peut être employée en cas d'attaque-surprise car rien ne différencie la bombe orbitale d'un satellite artificiel totalement pacifique.

Réseau antimissiles

L'ex-secrétaire à la Défense, M. Mac Namara, annonça sa prochaine mise en place en novembre 67. On connaissait l'hostilité du ministre pour ce projet, adopté par le Sénat, qui désirait protéger le territoire US d'une éventuelle attaque chinoise. Plusieurs théories étaient avancées, allant du réseau le moins cher, ne protégeant le territoire que contre une attaque chinoise, au plus onéreux mais aussi le plus efficace, apportant protection contre toute attaque ennemie quelle qu'elle soit (spécialement russe).

Parade : missiles anti antimissiles à l'étude aux U.S.A. et en U.R.S.S.. Mais les Russes paraissent avoir pris une nette avance sur les U.S.A. dans ce domaine.

ARMES BACTERIOLOGIQUES

Elles sont destinées à court-circuiter toute réaction de l'ennemi par des moyens portant atteinte à sa physiologie, ainsi existent des gaz asphixiants mais plus modernes ceux qui paralysent les centres moteurs, d'où l'avantage de perdre peu de ses hommes et aussi de récupérer intacte le potentiel de l'ennemi. Les U.S.A. et l'U.R.S.S. travaillent d'une façon très active sur ces armes.

NOUVEAUX PROGRES

Inquiets de la remontée russe en matière d'armements les Américains comptent surtout sur les missiles à charges multiples où ils pensent posséder une solide avance. Les fusées Poseidon remplaceront bientôt les fusées Polaris, déjà démodées, et leur cône de charge se doublera, ce qui doublera, du même coup, les difficultés d'interception.

Minuteman 3 (qui succédera à Minuteman 2) aura un cône de charge auto-manœuvrant, ce qui veut dire qu'il feindra de foncer vers un objectif et se dirigera soudainement vers un autre.

L'I.C.M. (improved capability Missile) comptera trois ou même cinq cônes de charge qui se sépareront pour faire chacun leur besogne.

Un autre projet, toujours renaissant et toujours remis sous le boisseau, reviendrait à miner avec des mines nucléaires le sol de l'Allemagne de l'ouest. Cette ligne Maginot atomique n'enchanté pas les Allemands qui verraient une bonne partie de leur territoire anéantie par les déchets nucléaires. La faiblesse du potentiel militaire de l'O.T.A.N. risque cependant de conduire à de telles solutions, dont l'efficacité nous paraît, quant à nous, plus que douteuse.

III

DOCTRINE MILITAIRE DE L'ARMÉE SOVIÉTIQUE

Elle est actuellement une armée moderne, puissante et efficace mais comme l'écrit le colonel Penkovsky dans son livre intitulé « Carnets d'un Agent Secret », les années 1960 à 1962 restent pour beaucoup d'officiers des années de crise.

C'est en janvier 1960 que Nikita Khrouthchev prononça son fameux discours au Soviet Suprême sur la situation militaire de l'U.R.S.S.. Il rappela à son auditoire, à ses généraux, qu'à l'ère atomique, la guerre nucléaire exigeait de nouveaux plans et postulats stratégiques. Le président du Conseil et le Premier secrétaire proposèrent en conséquence une réduction du tiers des effectifs de l'armée rouge. Cette politique de Khrouthchev, était l'exacte réplique de celle que suivaient les U.S.A. depuis une quinzaine d'années.

Dans le contexte soviétique, il n'y avait rien d'extraordinaire ni de sinistre à voir Khrouthchev s'efforcer de prendre en main les militaires. Tout chef soviétique se voit bon gré mal gré contraint d'exercer les talents d'un jongleur qui essaie de faire tenir en l'air trois boules

rouillées : l'armée, les dirigeants de l'industrie et le Parti — à quoi il faut ajouter le K.G.B., qui joue le rôle d'arbitre.

Pendant l'été 1961, avec la crise de Berlin, et ses projets d'action éventuelle en Europe, Khrouthchev avait abandonné son idée de réduction des effectifs de 1960. Trois tendances sont apparues pendant ce débat soviétique. Celle des « traditionnalistes » et celle des « modernistes » au sein de l'état-major soviétique, et à part celle de Khrouthchev. « Moderniste » plus impétueux que la plupart des généraux, il s'efforçait au même moment de maintenir les forces armées sous le contrôle du Parti. Dans son récent livre : « *Soviet Strategy at the Crossroads* », Thomas W. Wolfe a résumé parfaitement le problème :

« ...le débat... était centré essentiellement sur les efforts du leadership politique (et Khrouthchev était lui-même concerné au premier chef) pour réorienter la doctrine militaire soviétique, et les forces armées, dans une direction considérée comme plus conforme aux nécessités imposées par les exigences de l'ère atomique. Ces efforts ont rencontré les degrés différents de résistance et de désaveu de la part de certaines fractions de l'armée, peut-être avec le soutien tacite d'autres éléments de la bureaucratie du Parti dont l'intérêt était engagé d'une manière ou d'une autre ».

La manifestation extérieure de ce grand débat militaire a été la publication en 1962 de « *Stratégie militaire* », collection d'articles signés par le maréchal Sokolovsky et d'autres qui a paru également l'année suivante dans une seconde édition soignée revue et corrigée. Cet ouvrage, comme Wolfe l'indique, était « le plus ambitieux traité de doctrine et de stratégie tenté en Union Soviétique depuis des années ».

Derrière ces publications, il y avait un document encore plus significatif, destiné, lui, à un nombre de lecteurs encore plus restreint. Le « *Recueil spécial de réflexions militaires* » a été publié à Moscou en 1960 ; c'était le résultat des vues nouvelles de Khrouthchev sur l'armée. L'ouvrage a été classé « très secret » et sa distribution

réservée aux généraux de division et aux officiers des grades supérieurs. Khrouthchev avait encouragé quelques généraux parmi les plus jeunes à explorer les possibilités d'une blitzkrieg nucléaire, en se fondant sur l'idée que la guerre conventionnelle était dépassée et sans espoir.

Comme le note Penkovsky dans son journal, quelques-uns des auteurs du « Recueil spécial » allaient plus loin même que l'idée de dissuasion défendue par Khrouthchev. Ils étaient partisans de frapper les premiers, ce qui se rapprochait de l'idée d'une guerre préventive. Les plus vieux d'entre les généraux n'étaient pas spécialement pro-Américains, au contraire ! mais c'étaient des hommes prudents. Ils constataient douloureusement que l'on poussait l'armée soviétique à accepter l'idée de frapper la première et de déclencher un cataclysme, et dont rien ne prouvait qu'elle y survivrait, ils ressentaient un malaise à cette perspective sinistre.

Nous savons maintenant que ce malaise de l'armée a contribué pour beaucoup à l'éviction de Khrouthchev. Dès octobre 1961, le maréchal Malinovsky a critiqué, du moins d'une manière implicite, la politique militaire de Khrouthchev. En octobre 1964, la politique de Khrouthchev « plus de trouble par rouble » était déjà dépassée. Les importants effectifs conventionnels demeuraient, avec une attitude de nouveau plus prudente envers l'emploi des missiles et contre l'opportunité d'agir les premiers à titre préventif.

Il était dangereux de baser toute une politique de défense sur l'I.C.B.M. « L'Union Soviétique, écrivit en février le général Shtemenko, est prête à admettre le fait qu'une guerre puisse durer longtemps » le concept de « first strike » (frappez le premier) n'était donc pas la seule solution.

Dès 1958, le commandement soviétique s'orientait cependant vers les charges nucléaires de grande puissance, explosant à une altitude de plusieurs dizaines de milliers de mètres. M. Khrouthchev intervint personnellement dans le débat. Parlant devant des journalistes polonais, il leur révéla que l'U.R.S.S. possédait des bombes capa-

bles de fondre une part importante des glaces de l'Arctique. En janvier 1960, dans son discours à la Session extraordinaire du Soviet Suprême, il n'oubliait pas de rappeler « l'arme terrifiante et incroyable » qui était encore dans les serviettes des savants soviétiques. En août 1961, il en précisait la puissance, 100 mégatonnes, et affirmait que ses chefs militaires avaient les moyens de les propulser. Peu après, une explosion expérimentale évaluée de source américaine à 58 mégatonnes confirmait la voie dans laquelle l'U.R.S.S. était engagée.

La responsabilité de l'équipement nucléaire, de sa production et de stockage incombent à la direction principale de l'Artillerie du ministère de la Défense (C.A.D.). Les essais nucléaires se déroulent en Kazakstan, les ogives nucléaires à Novaia Zemlia (1^{er} centre atomique), dans l'île François-Joseph, dans le sud à Krasnovodsk, Kirovabad et dans l'île Artema sont dirigés contre l'Iran et la Turquie; une base au nord de Léningrad est orientée vers la Grande-Bretagne. Fabrication à Klinsly.

L'explosion à grande altitude, pour des charges de la puissance retenue par l'U.R.S.S., laisse jouer pleinement le bénéfice de l'effet incendiaire. Contre une force navale au large ou contre un convoi, l'effet des destructions incendiaires interdit pratiquement toute circulation. Les super-structures des navires seraient volatilisées à des distances de plusieurs dizaines de kilomètres. La riposte a été mise au point par l'amiral Rickover, aux U.S.A., avec le sous-marin à propulsion atomique.

Tous les auteurs reconnaissent l'importance du premier assaut thermo-nucléaire. Etre le premier à lancer une attaque nucléaire importe non seulement pour la phase initiale de la guerre, mais détermine aussi son développement et son issue. Les projectiles nucléaires, qui joueront un rôle terrifiant dans la phase initiale du conflit, permettront d'atteindre les buts stratégiques nécessaires de la guerre dans les délais les plus brefs.

Les fusées sont mises à feu à Kapoustine Yar, Novaia Zemlia, base nucléaire de missiles et de fusées R. 12 et R. 14. Lorsqu'on a procédé à des essais d'une bombe de 50 mégatonnes, à la surprise générale, on a découvert

que la puissance réelle était de 80, pour une de 100 l'équivalent de 150 à 160 mégatonnes. La nouvelle fusée R. 14 a une portée de 2.500 km avec une charge nucléaire. Le prix des missiles est très cher, une fusée R. 11 coûte 800.000 roubles, avec une tête de cinq à dix fois plus, alors qu'un ouvrier touche de 60 à 80 roubles par mois.

Tout en se préparant à une guerre atomique et nucléaire, les Russes s'arment également pour une guerre chimique, la direction principale du ministère de la Défense s'occupe de ces questions. Près de Moscou un terrain d'expérience réservé à la défense chimique, un autre à Kalouga existent ainsi qu'une base bactériologique près de Kalinine (bacilles de la peste et autres maladies contagieuses). Les utilisations les plus importantes des fusées chimiques résident dans leur pouvoir d'anéantir la force de frappe de l'ennemi. Les auteurs citent les unités « Little John », « Honest John », « Corporal »... et donnent la largeur et la profondeur de leur dispersion tactique et leur vulnérabilité à l'attaque chimique. Des fusées sont basées en R.D.A., en Pologne, en Roumanie.

Dressons un bref historique des étapes militaires soviétiques :

- 1953 : la bombe à hydrogène ;
- 1955 : détection par les Américains des premières trajectoires d'engins balistiques à portée de 1.000-1.500 km, réaction U.S. par la création des fusées Thor et Jupiter de portée de 2.400 km ;
- 1957 : à Moscou, apparition de la fusée M. 2 ;
- 1960 : fusées de la deuxième génération, T 5 B, T 5 C, T 7 A ;
- 1961 : fusées T 1 et Sam 3 ;
à cette époque aux U.S.A. 880 Minuteman, en U.R.S.S. 450 équivalentes ;
- 1966 : antimissiles P. 56 ;
à cette époque U.S.A., 1.446 engins intercontinentaux, U.R.S.S., 470 ;
- 1967 : fêtes de novembre, la fusée orbitale ;
mise en chantier de 2 porte-aéronefs ;
fusées à altimètre (1.000 m. au-dessus du sol).

De toute cette liste, il faudra surtout retenir la fusée orbitale dont le satellite qui s'en détache peut être dirigé sur n'importe quelle base, cela réduit le délai américain de sécurité de quinze minutes à trois ; la parade fut mise au point dès 1964, avec le radar « Au-delà de l'horizon », qui détecte des objets à 40 km de hauteur.

L'U.R.S.S. adoptant des bombes atomiques de grande puissance, une bombe de 100 mégatonnes détruirait environ deux silos de Minuteman, d'où le nombre à employer.

LES FORCES DE FRAPPE SOUS-MARINES PREVUES POUR 1972

	U.S.A.	U.R.S.S.	G.B.	France
Sous-marins atomiques lance-engins (S.S.B.N.)	41	40	5	3
Sous-marins lance-engins (S.S.G.)	4	50		
Sous-marins atom. d'attaque (S.S.N.)	75	40	3	
Sous-marins classiques	10	100	22	23

Tandis que se développait ainsi la force de l'Armée Rouge, Khrouthchev déclarait qu'il ne signerait un accord avec les Etats-Unis que lorsqu'il sera sûr que l'U.R.S.S. aura pris le pas sur les U.S.A.

Il semblerait qu'un rapprochement se soit réalisé depuis le départ de Khrouthchev. Bien sûr, dès 1962, un accord fut signé à Genève entre Hugh Dryden, directeur adjoint à la N.A.S.A. et Anatole Blagoniavov, pour une durée de trois ans. (1963 à 1965). Le 22 mai 1965, Glen Seaborg, directeur au Commissariat à l'énergie signe avec son homologue russe Andronick Pétrissiang un accord de trois ans sur l'utilisation pacifique de l'atome ; puis le 27 janvier de cette année l'accord Moscou-Washington sur l'utilisation pacifique de l'espace.

Mais les Russes signèrent-ils avec les Américains un traité sur la non-dissémination des armes nucléaires soit par réel souci de paix soit par économie ou bien plutôt

le firent-ils pour jeter la discorde entre Allemands et Américains. Ceci confirmerait la double stratégie qui consiste à laisser son rival dans l'incertitude (le « missile Gap » des années 1960 était pure invention de la part des Russes) et à entrer en contact avec lui (télétype rouge, projet ligne aérienne Moscou-New-York pour laquelle les Américains ne témoignèrent pas beaucoup d'empressement).

Les U.S.A. ne font pas preuve, du moins apparemment d'intentions belliqueuses, le gouvernement installa son réseau antimissiles à regret et contre la Chine. Les deux blocs cherchent l'équilibre car ils savent qu'ils peuvent se détruire mutuellement.

De plus, les Russes semblent moins enclin à la subversion comme tend à le prouver cette déclaration de Kossyguine à Cuba, tenant en deux points :

- le soutien de Cuba aux mouvements révolutionnaires d'Amérique latine ne doit pas passer du domaine de la propagande à celui de l'intervention directe ;
- M. Castro devrait penser aux moyens de rendre progressivement son économie indépendante de l'U.R.S.S. et donc à normaliser ses rapports avec les U.S.A.

Mais la réalité est tout autre. Une fois de plus, l'Union Soviétique amuse les Américains par de bonnes paroles, tout en renforçant puissamment son arsenal, tant classique que nucléaire.

Depuis l'éviction de Khrouthchev, les militants favorables à une stratégie « coups de poing » partout dans le monde ont pris la relève des tenants d'une stratégie « globaliste » du tout ou rien. Si une nouvelle crise de Cuba se produit, et si cette crise a lieu au Moyen-Orient, ce qui paraît probable, l'U.R.S.S., placée dans une situation infiniment plus avantageuse ne reculera certainement pas et fera face. Les risques de conflagration grave en seront accrus d'autant.

François CAZENAVE

*(documentation remise par Eric SCHNELL,
de l'Institut de Paris de Relations Publiques)*

Etre
bien qu
pas hé
seule c
de fai
point
car en
tions
jouer
certain
quelqu
leurs
dès m
pour
Grand
relle
succè
ment
jouer
Le
nistre
que v
peut-ê
qu'un
venait
car, t

Entre le Gaullisme et le Communisme

Etre antigaulliste n'a jamais signifié être procommuniste bien que beaucoup d'adversaires de la V^e république n'aient pas hésité à voter communiste quand ils estimaient que la seule chance de mettre en échec la dictature gaullienne était de faire alliance « momentanée » avec l'extrémisme. Ce point de vue tactique impose des réflexions dès à présent, car en politique les discussions sont longues et les méditations généralement courtes. Le destin de la France va se jouer dans les prochaines années à venir et, avec lui, très certainement celui de l'Occident. Il suffit de réfléchir sur quelques renseignements et informations sérieuses pris ailleurs que dans une presse quotidienne pusillanime opérant dès maintenant des « assurances sur l'avenir politique », pour discerner des craquements profonds en Italie, en Grande-Bretagne, peut-être en Belgique avec sa stupide querelle raciale, tandis que les agitations de divers ordres se succèdent en Espagne. Or, il n'existe qu'un seul parti fortement structuré et organisé pour ramasser les miettes et jouer le rôle de catalyseur, c'est le parti communiste.

Le 26 février dernier, M. Georges Pompidou, premier ministre, attaqua assez vertement le « programme » commun que venait de publier la Fédération des Gauches. Il sentait, peut-être un peu tardivement, mais il sentait quand même qu'une chose aux conséquences politiques « importantes » venait de naître. (Nous mettons *importantes* entre guillemets car, tout est relatif en cuisine de politique intérieure.) Nous

ne minimiserons pas ce réel succès du p.c.f. qui, depuis 1946, tente de vaincre son isolement quant aux aspirations ministérielles. Jusqu'à présent, personne n'a encore évoqué l'affaire de Prague (1948) qui permit à une minorité communiste, ayant savamment noyauté l'appareil administratif, de prendre le pouvoir et d'asservir la Tchécoslovaquie à l'U.R.S.S.

M. Georges Pompidou s'irrita donc — l'élection municipale d'Hyères enlevée par une liste d'union menée par un communiste était un indice probant — contre la menace d'une opposition qui se cristallise sur l'objectif principal : prendre le pouvoir ; il sera toujours temps pour les associés de se chamailler sur des points de politique étrangère quand l'essentiel sera réalisé. Mais le premier ministre ne s'est pas demandé pour quelle raison, après des référendums massifs progauillistes, après des élections majoritaires, le vent tournait plus rapidement qu'on ne l'aurait supposé. M. Pompidou ne connaît pas, ou connaît mal, le Français. C'est sans doute tout le drame de ce régime. Malgré les lois et ordonnances, toutes les institutions (et Dieu sait si l'on a plein la bouche de ce mot) seront balayées ; les successeurs n'en retiendront que les articles profitables à leur pérennité, ainsi que les juges de la V^e arguent encore de décisions prises par le gouvernement de Vichy.

On ne démolit pas un pays sans en supporter les conséquences. Chaque pays a son destin géographique propre, mais les gaullistes ignorent la géopolitique et voulurent créer une nation de *big business* alors qu'elle est dépourvue des principales matières premières en sources directes, et que sa mise en valeur intrinsèque est systématiquement sabotée afin de ne pas chagriner l'import régi par des monopoles financiers. Les scandales financiers, corruptions, vénalités, trafics d'influences, s'étaient dans des périodes plus courageux que d'autres, qui ne sont pas poursuivis pour « difamation », et les profiteurs, connus, ne sont pas inquiétés, la politique les protège. Jean Galtier-Boissière avait consacré deux tomes de son *Crapouillot* aux « Scandales de la IV^e » ; on en fera le double avec ceux de la V^e ! Et quand le vieux routier de la politique, M. Pierre Dominique, titre

sur le
gaullie
1967,
comm
la V^e
loi (C
créati
des h
se se
vieux
fonde
d'autr
lenc,
des c
mais
ques
gime
La IV
sation
ges cr
Pen
terran
gorge
ne fut
dans
but, m
d'habi
deurs,
on ch
cité —
ce rég
les sep
moins
gional
tidiens
pense
gorge

sur le « régime de la pourriture », il illustre la majorité gaullienne à l'Assemblée Nationale repoussant, en décembre 1967, une proposition de loi réclamant l'institution d'une commission d'enquête sur l'origine des fonds électoraux. Si la V^e République refuse la discussion de la proposition de loi (1964) du sénateur Pierre Marcilhacy tendant à la création du contrôle de la fortune des parlementaires et des hauts-commis de l'Etat, c'est que ses représentants ne se sentent pas une conscience très nette. M. Marcilhacy, vieil habitué du sérail parlementaire, avait des raisons profondes de s'attaquer au cancer du régime, au gang disent d'autres. Le mutisme opposé aux rapports du sénateur Pellenc, de ceux de la Cour des Comptes, complète la nausée des citoyens honnêtes, plus nombreux qu'on ne le suppose, mais qui ne s'apparentent ni de près ni de loin aux banques et aux grandes affaires, pas plus qu'au P.C.F. Un régime dont l'honnêteté est mise en cause creuse sa tombe. La IV^e en est morte, la V^e en mourra car, plus les malversations s'amplifient, plus les impôts augmentent et les charges croissent.

Pendant la campagne électorale de 1967, M. François Mitterrand déclara que ses partisans sauraient faire rendre gorge aux gaullistes. « Faire rendre gorge » ? L'expression ne fut pas digérée par M. Georges Pompidou qui la releva dans une allocution qui suivit. La flèche avait atteint son but, mais personne n'en tira une leçon, ni une rectification d'habitudes. Une catégorie de citoyens s'éloigne des splendeurs, des dépenses somptuaires, qui avaient fait illusion ; on cherche un allié pour démolir, peu importe la complicité — que d'aucuns espèrent passagère — il faut abattre ce régime d'impavides. Paris n'est pas toute la France et les sept-huitièmes de la population hors région parisienne, moins cosmopolitisés, peuvent réfléchir avec une presse régionale, sacrifiant moins au futile et au sexy, que les quotidiens parisiens dans l'ensemble. La province sous-évoluée pense à demain ; elle est d'accord pour « faire rendre gorge ».

La V^e ou le régime de la médiocrité. Pour appliquer des règles aberrantes dues à une technocratie irresponsable, des hommes à échine souple étaient indispensables. Les hommes de caractère, compétents, furent éliminés. Le recrutement dans un cercle restreint doit se contenter de la médiocrité ; la servilité est la qualité requise. Ainsi se démolirent l'Education Nationale, l'Outre-Mer et l'agriculture richesse n° 1 du pays qui assure l'indépendance nationale des ventres, ce dont bien peu d'Etats européens peuvent s'enorgueillir. Plus d'un demi-million de chômeurs, y compris les mineurs ne trouvant pas d'emplois, plus de deux millions d'étrangers en France (grâce auxquels l'agriculture survit), des villes tentaculaires et des villages qui se vident, autant de facteurs propices à l'invasion étrangère cherchant de bonnes terres à cultiver pour apaiser sa faim. L'agriculture scandaleusement sacrifiée au profit de l'industrie et n'ayant guère plus rien à attendre de ce régime méprisant, vote communiste dans l'espoir de devenir fonctionnaire sans risques. Seule, la médiocrité de gouvernants ne connaissant pas la France put aboutir à la généralisation des hauts tarifs d'allocations de chômage faute d'emplois que l'étranger accepte...

Où vont les électeurs découragés par tant de calculs à la petite semaine ? A l'opposition. Cela ne signifie pas qu'ils y trouveront l'idéal et meilleur, mais ils vivent de l'espoir que donne la pilule politique. M. Georges Pompidou ne peut pas comprendre les réflexions des ruraux dépourvus d'adduction d'eau (faute de crédits) et des citadins sans logis, lorsque la presse publie que l'addition des Jeux Olympiques de Grenoble se monte à 112/120 milliards de francs.

Le régime gaullien a confondu « social » et « paternalisme » ; des os à ronger pour calmer des tiraillements d'estomac. Il n'a pas réalisé qu'au-dessus de 1.500 F par mois, le fonctionnaire pouvait attendre 2 ou 4 % d'augmentation et qu'il eût été préférable de donner 2 ou 3 % de plus à ceux qui perçoivent moins de 600 F par mois, cela jusqu'au moment où un certain « creux » serait empli. Il y a beaucoup de fonctionnaires qui gagnent plus de 3 et 5.000 F par mois. Les « petits » ont marre de tirer sur la ficelle,

et c
nées
(lui
dess
class
rieus
osera
cison
nités

L'u
n'a p
pas c
et gu
vienn
savoir
moteu
matis
proisr
de son
Le re
faire r

Les
en dét
opérati
curren
bénéfici
vantag
ouvrier
l'offens
liste !

Ne p
puisque
les flon
et à la
que l'im
entre le
prosovié
démante
prend la

et ceux qui sont chrétiens — malgré les orientations données — votent rouge ! M. Pompidou ne peut pas comprendre (lui qui acheta son appartement 80 unités écrivit-on), qu'au-dessus d'un certain niveau de traitement l'augmentation se classe dans les superflus et qu'au-dessous il est une impérieuse nécessité. (Nous attendons encore le syndicat qui osera protester contre ce non-sens de l'égalitarisme. Précisons que ces augmentations intéressent aussi les indemnités des parlementaires : environ 6.000 F par mois).

L'union des Français, par une amnistie large et générale, n'a pas été réalisée par la V^e République. Les antigauillistes, pas du tout communistes, et leurs familles (« épuration » et guerre algérienne) grossissent l'opposition, que cela convienne ou ne convienne pas à M. Pompidou qui veut ne pas savoir que le gouvernement qu'il préside est le meilleur moteur de recrutement de l'alliance des gauches qu'il stigmatise. Il rejette dans l'opposition les proanglo-saxons, les proisraéliens, et il s'inquiète de voir grandir l'importance de son adversaire ? Danger de vivre dans une tour d'ivoire ! Le refuge est inattendu, mais la conjonction commence à faire nombre, une conjonction des désordres futurs.

Les centralisations, concentrations — nous en parlerons en détail un jour — n'ont peut-être pas le but avoué. Cette opération synarchique n'aboutit pas à rendre les prix concurrentiels, mais à augmenter assez considérablement les bénéfices par économie de frais généraux (on produit davantage avec le même matériel). Les cadres licenciés et les ouvriers obligés de changer de métiers, constatent, eux aussi, l'offensive d'un hypercapitalisme ; ils ne voteront plus gaulliste !

Ne parlons pas des jeunes qui vont avoir l'âge de voter puisque la V^e les ignore ; la réciprocité jouera, surtout avec les flonflons anarcho-communo-socialistes déversés à la radio et à la télévision. M. Pompidou n'a toujours pas compris que l'immense majorité du public n'établit aucune différence entre le communisme et une orientation gouvernementale prosoviétique. Les organisations anticommunistes ont été démantelées par le régime gaullien et le premier ministre prend la tête d'un anticommunisme ? Le P.C.F. ne vota-t-il

pas, à plusieurs reprises, avec la majorité gaulliste à l'Assemblée Nationale ? Où sont les farceurs ? A droite, chez les gaullistes, car le P.C., lui, manœuvre avec astuce.

Cela dit, pour l'essentiel du recrutement involontaire de « gauchistes » grâce au gaullisme, M. Pompidou eut raison de mettre en relief un paragraphe *généralement passé sous silence par la grande presse* de l'accord Fédération des gauches. Tous ces « démocrates » sont d'accord pour employer les meilleurs moyens de museler l'opposition lorsqu'ils seront au pouvoir. Les gaullistes se sentent visés au cas où ils deviendraient minoritaires. N'ayons pas trop d'illusions ; entre représentants du peuple « compréhensifs », il y a toujours une cuillerée de bonne soupe. Mais, disent déjà des radicaux, inquiets malgré la présence au comité de la Fédération de M. Félix Gaillard d'Aimé, supercapitaliste, si nous ne sommes pas d'accord avec les communistes sur tel projet de politique étrangère, serons-nous bouclés ? Ce curieux détail est, évidemment, une tendance à la dictature qui peut devenir un instrument efficace pour le P.C.F. Il est probable que l'argument sera repris sur le plan de la polémique politique et ajoutera à l'incertitude de l'électeur « conscient » mais désorienté.

Il semble que M. Gaston Defferre ait été lucide en un temps opportun en préconisant le tiers parti entre le P.C.F. et le gaullisme. M. Guy Mollet, toujours en retard d'un événement et sclérosé renouant avec le P.C., qu'il qualifiait non à gauche mais « à l'Est », par anticléricalisme, a refusé le contact avec le groupe de M. Lecanuet, anticommuniste, qui, sous peine de liquéfaction, rejoindra vraisemblablement la majorité gaullienne. (Ses amis envisagent une jonction avec les Indépendants-Paysans de M. Valéry Giscard d'Estaing).

Ces jeux ne nous intéresseraient pas si la désaffection en ce qui concerne le gaullisme ne risquait pas d'aboutir au communisme disposant de syndicalistes politisés, donc d'une masse conditionnant l'activité économique du pays et son futur statut politique. Les militants socialistes et radicaux sont inexistantes pour l'action directe ; ils n'ont que des états-majors forts en verbe appelés à être rapidement

débordés par des associés mieux organisés et plus nombreux. Là, M. Georges Pompidou voit juste quant à l'avenir possible de la coalition que le régime gaullien, par son intransigeance, son autocratie et son mépris, a puissamment aidé à se constituer. Le curieux petit paragraphe peut alors prendre une résonance considérable : l'opposition muselée par des méthodes appropriées ne restera plus à débattre que la prééminence dans la coalition gauchiste... Or, la France est, jusqu'à nouvel ordre, non communiste à 80 % du nombre des votants ; elle attend, peut-être, l'obligation du vote...

Les bourgeois radicaux ne sont pas communistes, la plupart des socialistes de la S.F.I.O. sont des néo-bourgeois et beaucoup d'entre eux sont fort riches (signalons que M. Defferre a vendu son yacht *Palydonie* qui faisait peu socialiste). Un certain nombre d'enseignants P.S.U. se déclarent nettement anticommunistes. Dans cette alliance des gauches quels seront les bolcheviks et les mencheviks ?

Nous avons déjà eu le « Cartel des Gauches » (1924), le « Front Populaire » (1936), le « Front Républicain » (1956). Le premier s'est terminé par une faillite ; il fallut rappeler Raymond Poincaré pour remettre de l'ordre dans les finances ; le deuxième a débouché sur la guerre de 1939 ; le troisième sur la désastreuse expédition militaire franco-anglaise d'Egypte, désordre, gâchis et ce fut le putsch du 13 mai 1958. Etant donné la « manière » et le rythme donnés à la démocratie par le régime gaullien, la leçon sera profitable puisqu'elle fut efficace pendant plus de deux lustres ! C'est la raison pour laquelle la prochaine expérience d'union des gauches pourrait prendre une importance particulière dans le destin français (1).

Le régime gaullien a prévu des mesures contre l'unanimité du mécontentement : augmentation du nombre des C.R.S., multiplication de leurs casernes et de celles de la gendarmerie, habitats modernes, bonnes soldes, engins motorisés. Fichier d'officiers très étudié. En principe, le pays est quadrillé soigneusement par des forces dites de sécurité. En supplément, un corps de « barbouzes », comme nous en vîmes en action lors des élections législatives à Paris et en province. La droite étant liquéfiée, ces forces ne sont plus

valables que pour la répression d'un putsch des communistes... qui en ont une parfaite connaissance ; les « emplois-bidons » pouvant, éventuellement, annihiler préventivement cette gauche récalcitrante.

La direction prosoviétique du gaullisme n'implique pas de concession au communisme intérieur. Ce slogan fut confirmé par M. Georges Pompidou ; cela ne signifie pas qu'à l'occasion, le pouvoir ne compta pas sur l'appui du P.C. M. Frachon fut reçu à l'Élysée qui s'aperçut que les ma-mours franco-soviétiques ne supprimaient pas les consignes étrangères au P.C. quant à la propagande politique contre le régime faisant pourtant confiance aux tuteurs du P.C.F. Il y avait des précédents d'Europe Orientale au Yémen ! Aussi, quand on commença à parler d'un resserrement des liens Mitterrand-Waldeck-Rochet, une personnalité gaulliste (battue aux dernières élections) pourtant très prosoviétique déclara-t-elle en petit comité : « *Moscou fait l'éloge de de Gaulle, les échanges franco-soviétiques se multiplient, et pourtant le parti de Moscou joue à fond contre le général. C'est difficile à avaler !* » Une voix répondit : « *C'est une histoire de cocus. Mais qui le sera ?* » Un troisième, montrant davantage de bon sens, intervint : « *L'Union Soviétique poursuit un seul but : la révolution mondiale. Croyez-vous que de Gaulle soit un obstacle pour elle ? Un expédient...* » Indiscutablement, un malaise régnait chez ces hommes de plusieurs horizons politiques : Cette discussion ayant eu lieu avant la résolution du 24 février, les participants à cette table ronde impromptue doivent avoir de nouvelles matières à réflexions. Mais le mot « expédient » est à retenir.

Il n'y a rigoureusement rien de nouveau dans ces derniers clapotis politiques. Un « mouton » du ministère de l'intérieur qui eut son heure d'actualité, M. André Baranès, écrivit un livre « *Jacques Duclos m'a dit...* » (Edition Dervy, Paris). Ainsi, il y a treize années, tout ce qui se passe actuellement était déjà prévu, annoncé et entré dans un plan soigneusement préparé. Apportons une précision que les historiens du gaullisme n'ont pas encore donnée.

Le général de Gaulle, dit et répéta qu'en prenant le pou-

voit
On
env
la
fita
dés
tent
L'af
de
fut
seul
« un
en
arm
thod
prat
Il
soit
Il a
Wald
laire
de l
a 6
en l
pour
« ch
franç
longu
Olym
M.
A-t-il
tique
l'oppo
de la
à rap
restau
décler
représ
l'oppo

voir en mai 1958, il sauva la France de la guerre civile. On sourit un peu, parce que personne ne bougea et n'avait envie de bouger. Mais, selon un renseignement émanant de la même source que précédemment, les communistes profitant de la boue politique, de l'écœurement général, de la désaffection populaire pour le parlementarisme, devaient tenter un putsch en 1958. En mai, ils n'étaient pas prêts. L'affaire d'Alger leur coupa l'herbe sous les pieds ; la venue de de Gaulle modifia l'optique psychologique et la tentative fut remise *sine die*. La connaissance de ce projet avorté, seule, explique l'affirmation du chef de l'Etat qu'il a évité « une épouvantable guerre civile ». C'est vraisemblablement en souvenir des documents réunis à cette époque qu'une armée de métier « structure » désormais le pays. La méthode est d'ailleurs appliquée par les Soviétiques qui ne pratiquent pas autrement chez eux.

Il semble que le jeu de balance soviéto-communisme ne soit possible qu'avec la présence au pouvoir de de Gaulle. Il a 77 ans. M. François Mitterrand est proatlantique. M. Waldeck-Rochet est antiatlantique. Ce sera la pierre angulaire de la Fédération des Gauches, avec l'avantage au P.C. de l'impopularité américaine au Vietnam. En France, il y a 6 ou 700.000 travailleurs algériens F.L.N.-prosoviétiques, en liaison directe avec le P.C., et aussi 550.000 Israélites pour la plupart assez peu proarabes... Et encore des jeunes « chiens perdus » qui ne redoutent pas la bagarre. L'avenir français pose d'autres problèmes que ceux du jerk, de la longueur des jupes, de la pilule et des médailles aux Jeux Olympiques.

M. Georges Pompidou connaît tout cela, bien entendu. A-t-il conscience que le gaullisme concrétise un assaut politique d'envergure contre son régime et favorise le bloc de l'opposition par un mécontentement de la plupart des classes de la société ? Si, depuis onze ans, le régime avait œuvré à rapprocher les Français au lieu de les diviser, s'il avait restauré une moralité publique, un code civique, s'il avait déclenché une vague de justice sociale, peut-être un de ses représentants ne montrerait-il pas une inquiétude devant l'opposition qui enfle bien que M. Mitterrand, par son al-

liance avec le P.C., rejette les Lecanuétistes dans l'anti-communisme, c'est-à-dire dans le camp gaulliste, direction que prendront des radicaux et des socialistes-Defferre dans l'isoloir.

Ainsi le régime gaullien débouchera sur la confusion ou sur une dictature renforcée, au moins tant que vivra de Gaulle. Après lui, les choses prendront un autre visage. M. Pompidou demeurera « l'ancien directeur de la banque Rothschild », et nous n'y pouvons rien ; que restera-t-il de ces Savary et ministres déconsidérés et invertébrés qui donnèrent aux Français le titre de citoyens du monde les plus imposés ?

Néanmoins une question demeure d'actualité : Si l'anti-gaullisme oblige à voter Fédération communisante, pour qui se décidera une grande partie du corps électoral à la fois contre le communisme et contre le gaullisme ? La discussion est à ouvrir dès maintenant car l'abstention favorise les minorités.

Pierre NAVARRE.

(1) Les chances de ce nouveau Cartel des Gauches ne sont pas à sous-évaluer. Son programme a repris la proposition de loi Defferre de nationalisation des banques d'affaires. Or, la Banque Rothschild frères, humant les vents, s'est transformée en banque de dépôts et échappera ainsi au futur et éventuel statut des banques d'affaires. Cet indice n'est pas à négliger quant aux éventualités politiques françaises.

Chronique du mois

Les malheurs de Jean-Jacques ou les châteaux en Espagne

La réception quelque peu tumultueuse que quelques centaines d'étudiants madrilènes ont réservée le mois dernier à M. Jean-Jacques Servan-Schreiber, fait grand honneur à leur esprit critique et à leur sens de la morale politique.

La camarilla de technocrates et d'économistes néo-libéraux responsable de l'indécente tournée publicitaire du Directeur de *l'Express*, et qui en vingt ans est parvenue à rendre l'atmosphère de l'Espagne presque aussi délétère que celle des ploutocraties occidentales, n'a plus qu'à méditer sur la sottise d'une entreprise qui tourne tout autant à sa confusion qu'à celle de son illustre invité.

Ici nous disons bravo à ces étudiants de la gauche phalangiste, de la démocratie-chrétienne et de l'extrême-gauche castrisante pour une fois rassemblés, et que n'a pas impressionné la fausse réputation de cet affairiste insatiable, de cet opportuniste sans vergogne, dont la mégalomanie, l'infatuation et le snobisme sont devenus la risée des salles de rédaction parisiennes. Que les jeunes Espagnols disent non à l'Europe des banquiers, à l'Europe néo-capitaliste qu'incarnent si parfaitement les Servan-Schreiber, les Uri ou les Hirsch nous remplit d'une profonde satisfaction et aussi d'une grande espérance, dans cette revue où dès l'origine nous avons appelé de nos vœux la naissance d'une Europe nationale et populaire, ayant son propre système économique échappant à la pression des intérêts financiers étrangers.

Les réactions à la fois violentes et confuses de la jeunesse dont nous parlions le mois dernier et dont M. Servan-Schreiber aura été à Madrid l'observateur sans doute intéressé, nous semblent manifester le besoin obscurément encore ressenti par ses meilleurs éléments d'une nouvelle idéologie et d'une idéologie qui soit proprement européenne, réalisant ainsi la mission que le grand historien espagnol Ignacio Olagüe assignait à la deuxième moitié du XX^e siècle.

La politique à la gasconne

Pour commencer nous devons redire ici la sympathie que nous a toujours inspiré la personne de Jean-Louis Tixier-Vignancour. C'est un homme de la famille, de notre famille, un ami des temps difficiles. Avocat réputé, orateur déjà célèbre il n'hésitait pas, contrairement à d'autres, à se mêler à ces « petits groupes méprisés » qu'évoquait jadis Louis Pauwels, et dont nous étions, et nous n'oublierons pas son amitié de ces temps-là. Nous ne sommes pas de ceux auxquels les déceptions du présent font insulter le passé.

Mais précisément il y a les déceptions du présent et nous devons à l'estime que nous gardons à l'inoubliable avocat de Salan d'en parler librement.

Alors il faut avoir la franchise de dire que Jean-Louis Tixier-Vignancour, n'a pas contrairement à nos espoirs, fait la preuve au cours de ces dernières années de toutes les qualités, sur le plan des idées et sur celui de l'action, qu'il aurait fallu au chef de l'opposition nationale. Courageux, généreux et combatif, Tixier-Vignancour semble avoir toujours cru, et c'est au fond la raison essentielle de ses échecs, que la magie du verbe pouvait tenir lieu de tout. Il semble avoir toujours cru que le talent oratoire et l'extrême séduction qu'il exerce sur les foules, pouvaient dispenser d'une véritable réflexion politique, pouvaient remplacer l'effort d'organisation et la persévérance humblement quotidienne sans lesquels il ne peut y avoir d'action politique efficace.

A cet égard il faut bien constater que malgré les apparences créées par l'allure « américaine » de sa campagne électorale de 1965, Tixier-Vignancour n'a pas tout à fait compris les conditions d'une action politique moderne et que ses conseillers d'une saison, malgré leur talent et leur imagination, n'en ont finalement retenu que les plus superficielles.

Nous voudrions ne pas être trop sévère, mais comment ne pas souligner certains aspects de l'action politique de Tixier-Vignancour depuis dix ans et plus ? l'improvisation permanente, la complaisance pour les pires facilités de la parole, la recherche constante de l'effet de prétoire ou de tribune, on dirait volontiers de l'effet de scène tant il est évident que pour l'ancien député d'Orthez la politique c'est au fond du théâtre et autant que possible du théâtre de divertissement.

Il y a un « mot » de Tixier-Vignancour qui le dépeint tout entier dans son comportement politique, le mot sur lequel il concluait voici près de trois ans l'interview qu'il avait donné à l'hebdomadaire *Candide* au cours de sa « tournée des plages » et qui est à peu près celui-ci, nous citons de mémoire : « De toutes façons, quel que soit le résultat, avouez que j'aurai fait un sacré carton ».

Et c'est bien un peu cela en effet la politique pour cet homme de talent qui n'a cessé pendant longtemps d'étonner et de charmer : une fête foraine où l'on épate la galerie en faisant un « sacré carton », une distraction devant un parterre d'admirateurs que l'on régale d'une amusante gasconnade.

C'est pourquoi, et nous en demandons pardon au généreux béarnais, nous ne prendrons pas très au sérieux sa dernière gasconnade : ce front anticomuniste auquel il convie tous les nationaux et avec lequel il va peut-être tenter de faire un dernier carton.

Nous ne partirons pas à la croisade

M. Tixier-Vignancour n'est d'ailleurs pas seul à vouloir enrôler les troupes anticomunistes sous son étendard. M. Pompidou lui aussi, et l'antienne anticomuniste avait

déjà retenti il y a quelques mois aux assises gaulliennes de Lille.

On n'a d'ailleurs pas manqué ici et là de rapprocher la fracassante déclaration de *l'Alliance républicaine* des propos violemment anticomunistes tenus par le premier ministre à la Tour Eiffel, et de noter que, par une coïncidence, en effet surprenante, la première apportait singulièrement de l'eau au moulin du second.

Nous n'accusons pas ici le Président de *l'Alliance républicaine* d'on ne sait quelle complicité avec M. Pompidou, mais nous constaterons une fois de plus que par ses initiatives désordonnées, il aboutit à servir le régime qu'il prétend sincèrement combattre. Le parti gaulliste qui a définitivement perdu tout espoir de regagner sur sa gauche le terrain qu'il a perdu depuis 1962, et qui est bien en effet comme il le prétend le grand parti du centre et de la droite modérée et conservatrice, ne peut espérer raffermir ses positions qu'en fédérant toute la droite au nom de l'anticommunisme.

M. Tixier-Vignancour répète depuis des années qu'il est national et libéral, les amis de M. Lecanuet s'affirment eux aussi nationaux et libéraux, et qui pourrait en effet être plus libéral que M. Plevin et plus national que M. Frédéric Dupont ?

M. Giscard d'Estaing est d'un patriotisme insoupçonnable et ses convictions européennes valent bien celles de M. Lecanuet et de M. Tixier ; son libéralisme s'adonne par ailleurs d'enjolivures modernes du meilleur aloi qui ont nous dit-on les bénédictions de M. Pinay. Quant à M. Pompidou on ne saurait objectivement voir en lui un thuriféraire de Moscou ou un zélateur de Pékin, ni dire de l'ancien fondé de pouvoirs de MM. de Rotschild frères qu'il soit collectiviste.

Tous ces messieurs nous paraissent donc faits pour s'entendre, une fois disparu l'exaspérant vieillard qui par sa seule existence empêche toute la bonne droite de danser en rond. D'ailleurs tous ces messieurs cherchent à s'entendre ; ils ont fini par écouter la leçon que leur serine depuis deux ans l'ambitieux et distingué M. Bourguine dont

les vis
financ

Le
firmer
y inci

Et v
dans t
lisme
qui al

Voil
comm

règne,
vie de

pas e
M. Po

plimer
taing,
mes p
des «
libérai

l'hérit

L'Allen

Le c
Il ma
gnifica

On s
sage s
un «
magne

« ving
diale,
doit t

tituait
Et a
mait l'
lions c
mais q
duit de

les visées politiques sont à la mesure de ses répondants financiers.

Le glissement à gauche qui s'accroît, comme le confirment les résultats des dernières élections partielles, les y inciterait s'ils n'en avaient envie.

Et vous, nous demandera-t-on, qu'est-ce que vous faites dans tout cela, quels sont vos projets pour « l'après-gaullisme » avec qui allez-vous chanter en chœur, avec qui allez-vous danser en rond ?

Voilà notre réponse : l'après-gaullisme nous intéresse, comme tout le monde, nous souhaitons la fin prochaine du règne, comme tout le monde, mais nous n'avons pas envie de danser en rond avec la bonne droite, nous n'avons pas envie de partir à la croisade sous la bannière de M. Pompidou ou sous celle de M. Tixier avec les compliments de M. Pinay et les conseils de M. Giscard d'Estaing, nous voulons rester nous-mêmes, nous qui ne sommes pas des « nationaux », mais depuis plus d'un lustre des « Français d'Europe », nous qui ne sommes ni des libéraux, ni des conservateurs, mais des socialistes de l'héritage de Proudhon et de Sorel.

L'Allemagne redevient-elle allemande ?

Le discours que le chancelier Kiesinger a prononcé le 11 mars devant le Bundestag est un événement d'une signification et d'une importance considérables.

On sait que le Chancelier présentant, à l'instar du « Message sur l'état de l'Union » du Président des Etats-Unis, un « Rapport sur la situation de la nation dans l'Allemagne divisée », a tout d'abord souligné que le fait que « vingt-trois ans après la fin de la deuxième guerre mondiale, ce premier rapport sur la situation de la nation doit toujours se référer à une Allemagne divisée » constituait une situation « insupportable et dangereuse ».

Et après avoir rappelé que son gouvernement réclamait l'exercice du droit à l'autodétermination pour « 77 millions d'Allemands soit 11 millions de plus qu'en 1933 » mais qui « doivent vivre et travailler sur un territoire réduit de 115.000 kilomètres carrés », et a abordé le chapitre

devenu de plus en plus délicat au fil des mois, des relations de la République fédérale avec les Etats-Unis.

Reprenant les critiques que M. Franz-Josef Strauss formule depuis plusieurs années déjà, sur un ton souvent plus acerbe, contre le traité sur la non-dissémination des armes nucléaires, et soulignant le dégagement militaire de plus en plus accusé des Etats-Unis en Allemagne et les inquiétudes qu'il suscite malgré les assurances renouvelées de Washington, M. Kiesinger, après avoir affirmé que cette situation imposait la nécessité d'une armée allemande équipée de façon moderne, a prononcé la phrase qui a fait sensation un peu partout :

« Si forts que soient nos liens au sein de l'Alliance Atlantique, si amicales que soient nos relations avec les Etats-Unis, nous ne devons pas rechercher l'avenir de l'Allemagne et, comme nous le pensons, l'avenir d'une Europe occidentale unie dans le système rigide d'un Empire Nord-Atlantique. Une telle solution transformerait la ligne de démarcation qui divise l'Allemagne et l'Europe en un rempart permanent. Elle pourrait en outre accroître les risques d'un conflit majeur dans des proportions dramatiques ».

C'est évidemment un langage auquel on n'était pas habitué jusqu'ici à Bonn et qui tranche sur l'atlantisme inconditionnel de l'ère Adenauer, mais il a pour nous une résonance particulièrement familière.

Le manifeste que publiait il y a seize ans le premier numéro de cette revue disait en effet ceci : « Nous refusons de considérer la communauté européenne comme un réservoir de mercenaires. Nous nous déclarons hostiles à l'idée d'une communauté atlantique qui équivaut, en réalité, à une absorption de l'Europe occidentale dans un ensemble stratégique dirigé par Washington.

Nous pensons que cette évolution progressive vers une direction unique de l'hémisphère occidental est une menace contre notre indépendance et risque en même temps de nous entraîner dans une guerre sans que nous soyons consultés ».

Nous ne pensons pas que M. Kiesinger soit un lecteur assidu de cette Revue, mais nous constatons simplement

que les événements qui sont eux-mêmes le fruit d'une évolution qu'il était aisé de prévoir, imposent et imposeront de plus en plus des idées que nous étions à peu près seuls à défendre il y a quinze ans, et qui nous ont valu, suspicion, malveillance ou froideur, même de la part de certains de nos amis.

Une Europe « atlantique » était une contradiction dans les termes, il ne fallait pas être grand clerc pour le savoir.

Une Europe « atlantique » ne pouvait pas devenir pleinement européenne, elle ne pouvait être, comme nous l'écrivions il y a quinze ans, que le secteur avancé d'un ensemble stratégique, économique et idéologique commandé par les Etats-Unis.

Que l'hégémonie des Etats-Unis sur l'Europe occidentale soit aujourd'hui ouvertement contestée par le pays que Washington considérait jusqu'à maintenant comme son plus fidèle Allié, ne signifie pas que le gaullisme étende son influence en Europe.

Cela montre tout simplement que la situation que le gaullisme a exploitée depuis cinq ans est maintenant de plus en plus profondément ressentie ailleurs qu'en France et particulièrement en Allemagne.

Il n'est pratiquement plus aujourd'hui en Europe occidentale un homme d'Etat qui ne se rende parfaitement compte que les Etats-Unis ont délibérément décidé de sacrifier l'Europe aux nécessités de leur politique en Asie.

Il était fatal qu'un grand pays comme l'Allemagne en tire pour son propre compte toutes les conséquences.

Si l'Allemagne redevient allemande et prend enfin son destin en mains, il n'est pas un Européen digne de ce nom qui puisse ne pas s'en féliciter.

Jacques POILLOT.

Chronique des Arts

« *NAPOLEON ET LA LEGION D'HONNEUR* », au Musée National de la Légion d'Honneur.

Beau thème d'exposition, par ses multiples incidences historiques, iconographiques, documentaires et artistiques, objet d'une manifestation des plus intéressantes, dans le cadre de ce *Musée de la Légion d'honneur et des Ordres de chevalerie*, annexe de ce Palais de la Grande Chancellerie, ancien Hôtel de Salm, dont tous les Parisiens connaissent la silhouette en bordure du quai Anatole-France, mais que bien peu ont visité et dont la plupart ignorent l'origine et l'histoire.

Dans le cadre de la Commémoration du Deuxième Centenaire de la naissance de l'Empereur, à l'initiative du Conseil d'administration du Musée, sous la direction compétente et avisée de son nouveau conservateur, Madame Claude Ducourtial, cette très remarquable exposition, ouverte jusqu'au 20 juin 1968, doit requérir l'attention des amateurs d'art et d'histoire. Elle a pour cadre les deux étages du musée, libéré de ses collections ordinaires et dont toutes les salles viennent d'être soigneusement restaurées et aménagées.

D'une très grande richesse — son catalogue fort bien fait et présenté comprend 650 numéros — elle a fait appel aux contributions de nos grands dépôts et collections publiques : Archives de France, Musées nationaux et régionaux, ainsi qu'à de nombreuses collections privées. Si les œuvres d'art majeures y comptent peu, mis à part

quelques peintures, dont un admirable portrait par David, celui du « *Conseiller d'Etat Français de Nantes* », appartenant au Musée Jacquemart André, et celui de « *l'Empereur* » par Prudhon, toile peu connue, appartenant au Prince de la Tour d'Auvergne, par contre on y trouve : quantité de peintures, de dessins, qui pour être d'un intérêt artistique secondaire n'en comportent pas moins un intérêt documentaire souvent considérable ; toute une série de pièces d'archives, lettres et brevets ; une multiplicité d'insignes de l'Ordre et toute une collection d'armes d'honneur, ces armes d'honneur dont l'attribution précéda celle des décorations consulaires et impériales, lesquelles devaient conférer à leurs possesseurs un rang dans une nouvelle hiérarchie. C'est catalogue en main qu'il convient de parcourir attentivement cette exposition, ayant demandé beaucoup de recherches et de soins, plus proche par son esprit et ses présentations de celles commémoratives, qu'organisent la Bibliothèque nationale et les Archives de France, que des expositions d'art plastique et graphique de nos musées.

Mais si une telle manifestation n'appelle pas d'analyse descriptive et de commentaire esthétique centré sur quelques pôles d'attraction majeure, elle provoque des réflexions d'un autre ordre, ayant trait à la signification et à la valeur de l'Institution qu'elle prétend illustrer : la création même de l'Ordre de la Légion d'honneur par Bonaparte, Premier Consul. Cette création, Bonaparte devenu Empereur ne fera que la consolider en l'amplifiant, lui donnant une organisation plus complexe, mieux adaptée aux fins qu'il se proposait, conjointement à la création d'Ordres parallèles, lesquels ont disparu avec l'Empire, alors que la Légion d'honneur, — un instant menacée par la résurgence des anciens Ordres monarchiques, après 1815, celui de St Michel, du St Esprit et cet Ordre de St Louis, dont celui de la Légion d'honneur s'était inspiré — devait survivre à tous les Régimes.

En fait, dans la débâcle révolutionnaire, qui avait emporté les institutions monarchiques de l'ancienne France, le mérite essentiel de Bonaparte, Consul puis Empereur, fut précisément de tenter, par un effort de regroupement,

de synthèse et de rajeunissement, le sauvetage d'un passé inaliénable et qu'une nation ne peut abdiquer sans immédiatement renoncer à elle-même. Il est assez singulier de constater que les Révolutions les plus radicales, celles qui ont tenté de bouleverser la structure, autant dire la réalité des peuples qui les ont subies sans toujours les avoir faites, ces révolutions ont toutes pour aboutissement, sous des prétextes divers et les travestissements idéologiques des doctrines et des systèmes, le recours à un nationalisme exacerbé. Ce fut l'histoire de la Convention, proclamant la levée en masse et partant à la conquête de l'Europe afin d'affirmer pour la France républicaine son existence de nation souveraine. Ce fut l'histoire de la Révolution russe, marxiste-léniniste, reprenant à son compte les objectifs et les rêves de l'Impérialisme tsariste. C'est aujourd'hui l'histoire de la Révolution chinoise, maoïste, affichant une volonté de sinisation, que n'eussent reniée ni les Empereurs mandchous, ni les dynasties les plus autoritaires de la Chine ancestrale.

L'aventure napoléonienne, celle de la Révolution bottée et césarienne, est le témoignage historique d'un phénomène qu'on peut qualifier de biologique — autodéfense d'un organisme menacé dans son existence — et qui considéré en son essence profonde laisse très loin tout autre considérant n'ayant, en définitive, que valeur anecdotique. Annexant les rites, l'étiquette, les protocoles de l'ancienne monarchie, recréant les titres abolis, s'efforçant de rallier à sa cause les anciens ordres, noblesse et clergé, évincés par les Tiers-Etat, représentant des classes moyennes et non des masses populaires, comprenant que, selon la juste analyse de Montesquieu, toute monarchie et tout pouvoir s'y rapportant ou s'y rattachant, en dépit de la phraséologie officielle, ne pouvait être fondée que sur l'honneur. Sa démarche était donc dans la logique des faits, propre à restaurer en France les fondements traditionnels d'un Etat ébranlé par l'application des sophismes du « *Contrat social* » et l'incohérence des régimes d'Assemblée. Mais l'entreprise napoléonienne allait être, à son tour, victime de ses contradictions internes. Nourri

des E
littéra
idéolo
les ré
jamai
léon a
séque
sensé
chiqu
le sa
haute
d'Occ
en so
tionn
ner u
tra d
ces C
main.
Lor
napol
carac
film
biolo
que s
dans
talent
d'exp
appari
C'éta
Rena
cento
famil
sinor
référ
trein
la m
sions
ment
leur
coup

des Encyclopédistes, disciple de Rousseau (tous ses essais littéraires de jeunesse sont imprégnés de cette funeste idéologie, qu'il allait plus tard dénoncer aux prises avec les réalités du pouvoir, mais dont il ne se dépouillera jamais en dépit de son merveilleux pragmatisme) Napoléon allait mener la Révolution jusqu'à ses extrêmes conséquences, ne serait-ce que par sa politique extérieure insensée, et ne réaliser que la caricature d'un Etat monarchique. Il revendiquera la légitimité de droit divin par le sacre du Pontife romain en renouant avec la plus haute tradition, celle de Charlemagne couronné Empereur d'Occident en l'an 800 par Léon III. Plus extrême encore, en son désir de réintégrer un passé, dont les Conventionnels avaient prétendu faire table rase, et afin de donner une caution plus solide à sa future dynastie il mettra dans son lit une fille des Habsbourg, descendante de ces Césars germaniques, héritiers du Saint-Empire romain.

Lorsque l'on considère le déroulement de cette épopée napoléonienne, épisode historique qui a la rapidité, le caractère mythique d'un roman d'aventure ou celle d'un film le retraçant, il y manque, précisément, cette réalité biologique, cette épaisseur de l'Histoire. En fait, et quelle que soit sa dimension humaine incontestable, s'inscrivant dans les manifestations de son génie stratégique, de ses talents de législateur et d'administrateur, de ses dons d'expression oratoire, épistolaire et littéraire, Napoléon apparaît comme un des grands aventuriers de l'Histoire. C'était un condottiere dans le style des hommes de la Renaissance, qui eut trouvé dans l'ambiance du Cinquecento et le cadre de cette péninsule italienne dont sa famille était originaire, un champ d'action à son image, sinon à sa mesure, l'échelle géopolitique ayant pour référence non une aire topographique plus ou moins restreinte mais des coordonnées où l'espace se rapporte à la mesure essentielle du temps, pour tout dire, aux dimensions de l'esprit, en une équation telle que des événements apparemment modestes prennent souvent une valeur historique qui leur confère une signification beaucoup plus vaste.

Ce qui caractérise un personnage historique et lui donne sa dimension réelle, c'est son style, de la même manière qu'à une création artistique, intellectuelle et, plus encore, à un témoignage spirituel. Le fait évangélique eut pour dimensions spatiales et temporelles, celles d'une petite province d'Asie mineure vivant sous le protectorat de Rome. Il s'inscrit aujourd'hui dans un contexte planétaire. Les méditations d'un professeur de philosophie, dont l'aventure humaine eut pour cadre celui d'une petite cité universitaire allemande à la fin du XVIII^e siècle, ont pris une dimension dans l'histoire de la pensée et le développement de la civilisation occidentale contemporaine sans aucune commune mesure avec la modestie de son cadre originel. Il serait facile d'extrapoler, en considérant la destinée de tant d'hommes célèbres qui incarnèrent un des moments décisifs de l'Histoire, soit par leurs actions, soit par certaines démarches intellectuelles d'une portée infiniment plus grande que tant de gesticulations aussi retentissantes en leur temps qu'éphémères dans leurs conséquences.

C'est dans cette optique et cette perspective qu'il convient de juger de la signification, de la valeur, de l'importance d'un fait historique, tel que celui de la création de cet Ordre de la Légion d'honneur, qui devait sous le contrôle même de son fondateur trahir très tôt son esprit en débordant de son cadre. Ses cohortes initiales, créées avec le nombre limité de leurs dignitaires et de leurs membres — 4.932 — d'où dépendait sa signification ainsi que son prestige, accueillèrent à la fin du règne, et à la suite de promotions massives, 32.000 légionnaires prenant ainsi l'apparence non plus d'une élite mais d'une foule disparate.

On peut considérer la permanence des Ordres de chevalerie ou des organisations qui en tiennent lieu dans les sociétés démocratiques modernes comme un pur nonsens. Après les chevaliers de la Légion d'honneur il y aura ceux du Mérite agricole, les chevaliers de la Route de Messieurs Raymond Marcillac et Guy Lux... Des journalistes parlementaires de la Troisième République, arborant des rosettes sur canapé et des plaques de grand

officier, aux petites slalomeuses mal embouchées décorées par Monsieur Missoffe, dont le seul mérite consiste à avoir pu s'offrir aux frais des contribuables des vacances de neige prolongées, s'échelonne toute une gamme de porteurs de rubans, de chevaliers qui furent aussi souvent « chevaliers d'industrie », ayant totalement et définitivement déconsidéré une création, frappée lors de sa naissance d'un vice congénital. Des maréchaux des démocraties populaires bardés de médailles, comme jamais ne le furent « sauveteurs professionnels », jusqu'à ces chefs d'Etat africains, obligés d'allonger leurs tuniques d'uniforme afin d'y accrocher plaques et rubans, les démocraties modernes, poursuivant l'honneur à défaut de la vertu, ont conduit une prestigieuse fondation aux limites extrêmes de la dévaluation, celles où pour acquitter le prix de leur marché quotidien les ménagères doivent se munir d'une brouette où empiler leurs liasses de billets. La dévaluation du ruban rouge devait suivre le même chemin que celle des assignats.

TAPISSERIES DE LAGRANGE, à « *La Demeure* », Place St-Sulpice.

Il est rare qu'en cette chronique, qui a un caractère panoramique et où je m'efforce de mettre l'accent sur les manifestations les plus significatives de la vie artistique, je consacre un article à une exposition particulière. Dans la débauche d'exhibitions qui constituent le calendrier des galeries parisiennes et dont aucune revue spécialisée ne peut rendre compte, ne serait-ce que dans la limite des servitudes publicitaires, quelques-unes seulement méritent de retenir l'attention du chroniqueur en servant de support à des considérations d'ordre esthétique et technique. Les arts d'expression sont soumis à une inflation, auprès de laquelle celle des signes monétaires donne l'impression d'une extraordinaire stabilité ! Peinture, sculpture et toutes les modalités d'application qui s'y rapportent dans le décor de l'existence, sans prétendre pour autant à la valeur d'un moyen de communication et de langage, tentent de s'apparenter aux produits

de consommation d'une société n'ayant d'autres préoccupations et impératifs que d'ordre économique. Ce sont les fondements mêmes de la culture et de la vie spirituelle qui sont mis en cause par de telles pratiques. Toutes les extravagances, toutes les prétendues trouvailles, dans la voie ouverte par un dadaïsme négateur, dont les canulars plus ou moins ingénieux ou saugrenus firent très vite long feu, ne sauraient retenir l'attention que de collégiens émancipés ou de pseudo-esthètes qui, ne pouvant déboucher sur une forme de littérature comestible, se risquent dans le *no man's land* de la critique d'art, où l'inintelligibilité passe aujourd'hui pour un brevet de compétence.

C'est ainsi que lorsque les mornes déambulations dans l'autodrome parisien vous offrent quelque havre de grâce et d'heureuses surprises il ne faut pas manquer d'en faire part aux lecteurs sevrés d'informations valables. La découverte d'une nouvelle galerie aménagées au rez-de-chaussée et au sous-sol du magnifique immeuble d'angle, de la rue des Cannelles et de la Place St Sulpice « *La Demeure* » en est une. Cette maison d'époque Louis XVI, une des plus belles de Paris, intégrée dans l'ordonnance malheureusement restée à l'état d'amorce qu'avait conçu Servandoni afin d'encadrer la façade néo-classique de l'Eglise St-Sulpice, est en soi un objet digne d'intérêt. Son rez-de-chaussée à puissantes arcades et bossages avait été comme tant d'autres déshonoré par les boutiques à caissons, dont le dix-neuvième siècle généralisa l'usage en massacrant les perspectives urbaines de toutes les artères commerciales de France. Depuis une vingtaine d'années, sous l'action de quelques hommes de goût et d'associations de protection et de sauvegarde, une réaction s'est amorcée tendant à débarrasser nos cités anciennes de ces abominables verrues, symboles du mercantilisme le plus bas et offenses permanentes à la dignité des architectures qui en furent affublées. Un peu partout à Paris, et à travers les grandes villes de France, on peut enregistrer l'heureux résultat de tels efforts de restauration et de mise en valeur, ayant pour corollaire le retour à l'obligation du ravalement décennal des façades, que

la
tiqu
pro
P
tion
sol,
voû
anci
sui
le t
par
sem
nobl
pari
Je
l'abs
sa g
sives
par
chro
le m
puis
calyp
d'app
pissen
Lurça
qué t
raine
Lurça
rale d
tique
analys
par ra
ment
que la
mur d
C'es
grent

la technique du nettoyage par procédé hydropneumatique a rendu rationnel et beaucoup plus esthétique les procédés offensants du grattage et du badigeon.

Pour l'inauguration de ses nouveaux locaux, d'un fonctionnalisme exemplaire au rez-de-chaussée et à l'entresol, avec un admirable sous-sol en pierre de taille et voûtes d'arêtes, « *La Demeure* », après transfert de son ancienne galerie de la rue Cambacérès, nous propose une suite de 20 grandes tapisseries de Jacques Lagrange, sur le thème des « *Batailles* », avec un catalogue sous-titré par des textes lyriques de Jean-Jacques Lévêque. L'ensemble constitue un des plus beaux tableaux et des plus nobles ensembles actuellement présenté dans les galeries parisiennes.

Je n'ai pas à présenter Jacques Lagrange. Peintre de l'abstraction figurative, il est un des meilleurs artistes de sa génération. Son art procédant par variations successives sur un thème naturel, dont il s'efforce de dégager par un effort de dépouillement progressif les valeurs chromatiques et les structures organiques trouve dans le mur de laine son aboutissement le plus adéquat. Depuis 1946 et, après la découverte de la « *Tenture de l'Apocalypse* » d'Angers, il n'a cessé dans cette voie offerte d'apporter une contribution originale à cet Art de la Tapisserie, rénové par les découvertes et les efforts de Lurçat, maître incontesté d'une des formes d'art appliqué trouvant dans l'architecture fonctionnelle contemporaine son cadre d'adaptation idéale. A la différence de Lurçat, ayant ses points d'appui en la transposition murale d'un surréalisme sans rupture avec l'ordonnance plastique traditionnelle du tableau, Lagrange se réfère à une analyse des formes, basée sur l'étude des tons purs par rapports à la lumière, qui le conduit tout naturellement au carton et ses compositions ne sont plus alors que la transcription à l'échelle et aux convenances du mur de ses peintures de chevalet.

C'est un ensemble qu'il faut voir, dans lequel s'intègrent harmonieusement des sculptures de Beaudin.

F.-H. LEM.

LES LIVRES DU MOIS

H. DE BALZAC, ŒUVRES COMPLETES, par la SOCIÉTÉ DES ETUDES BALZACIENNES, 25 volumes in-octavo, Le Club de l'Honnête Homme, Paris, 32, rue Rousselet, parution à partir de mars 1968.

Une correspondance parue dans le *Monde* du 22 mars 1968 sous la signature de MM. Jean Pommier, membre de l'Institut, et Pierre-Georges Castex, professeur à la Sorbonne, et consacrée aux **Œuvres Complètes de Balzac** révélait que l'édition des **Œuvres Complètes** publiée en 28 volumes par le **Club de l'Honnête Homme** entre 1957 et 1963 sous la signature de la **Société des Etudes Balzaciennes**, était en grande partie l'œuvre de Maurice Bardèche, que les auteurs de la correspondance, eux-mêmes spécialistes très connus de l'œuvre de Balzac, désignent comme un « éminent balzacien ». Cette information qui, à notre connaissance, n'avait pas été sollicitée par Maurice Bardèche, et qui lui restitue sa part dans une œuvre considérable parue sous une signature collective, nous invite à apporter sur ce point quelques précisions. Il nous paraît opportun de les fournir à l'occasion de la deuxième édition de cette belle collection qui est présentée avec des enrichissements importants et une mise au point tenant compte des dernières données de la recherche balzacienne, et donne ainsi une suite attendue à une entreprise qui avait rencontré le plus grand succès auprès du public.

Voici les renseignements que nous avons recueillis. Maurice Bardèche s'était fait connaître comme balzacien par la publication de sa thèse, **Balzac romancier**, en 1940 et par le cours qu'il avait professé à la Sorbonne en 1940-1941. C'est en raison de cette qualification que la direction des éditions Calmann-Lévy, alors sous gérance spéciale, lui proposa la signature d'un contrat pour une édition des **Œuvres Complètes de Balzac** comportant cette originalité qu'elle devait être « habillée » de notices étendues pour chacune des œuvres présentées, même lorsqu'elles étaient des nouvelles de petite étendue, et complétée par des appendices rassemblant tous les documents alors accessibles sur Balzac. C'était la première fois

qu'une édition complète des œuvres de Balzac était conçue suivant cette formule qui permettait au lecteur d'avoir sous une forme commode et classique, en même temps que le roman qu'il lisait, l'ensemble des renseignements et des documents dont il avait besoin pour chaque œuvre. La réalisation de cette édition fut entreprise aussitôt et un tome fut même imprimé en 1944 : il existe encore aujourd'hui quelques exemplaires de ce premier tome qui auraient été mis en vente, paraît-il, au début de l'année 1945.

Au printemps 1945, M. Robert Calmann-Lévy, qui avait repris la direction de sa maison d'édition, fit appeler Maurice Bardèche. Il lui annonça qu'il avait annulé systématiquement tous les contrats conclus par la gérance précédente, ce qui était assurément dommage, car ces contrats portaient des noms d'auteurs très connus ou qui étaient appelés à l'être plus tard, ceux de Marcel Aymé, Jean Anouilh, Henry de Montherlant, Georges Blond, Robert Brasillach, La Varende, et constituaient un patrimoine de premier ordre légué par la gérance provisoire, et il ajouta qu'un seul contrat lui avait paru pouvoir être conservé, celui qui avait trait aux **Œuvres Complètes** de Balzac. M. Robert Calmann-Lévy, au cours du même entretien, précisa que sa maison d'édition, après s'être livrée à une enquête, n'avait trouvé aucun motif de blâme à porter sur la conduite de Maurice Bardèche pendant l'occupation et qu'il était prêt, par conséquent, à renouveler avec lui, sur des bases très voisines, les clauses prévues au précédent contrat.

L'entreprise définie par le contrat de 1943 se poursuivit donc, malgré la destruction du premier tome qui ne convenait pas aux normes techniques que les éditions Calmann-Lévy entendaient donner à l'édition. Maurice Bardèche étendit ses recherches pendant les années 1946 et 1947, en même temps qu'il rédigeait un certain nombre des notices prévues et qu'il rassemblait la documentation qui devait être publiée dans les appendices.

Dans l'été de 1947, parut la **Lettre à François Mauriac** de Maurice Bardèche qui attaquait publiquement pour la première fois les principes sur lesquels était fondée la législation de l'épuration et qui correspondait si bien au sentiment de toute une partie de l'opinion que 80.000 exemplaires du volume furent vendus en quelques semaines. Les éditions Calmann-Lévy ne manifestèrent aucune émotion particulière à cette occasion et le travail entrepris en commun continua. Mais en novembre 1948, Maurice Bardèche fit paraître son livre sur le procès de Nuremberg, **Nuremberg ou la terre promise**, qui étendait aux principes de la législation improvisée pour le châtimement des criminels de guerre les critiques que la **Lettre à François Mauriac** avait dirigées contre les

principes de la législation de l'épuration. Les pouvoirs publics, qui n'avaient pas réagi lors de la publication de la **Lettre à François Mauriac**, s'émurent de l'apparition de ce nouvel ouvrage, en même temps qu'une partie de l'opinion, dont l'hostilité fut passionnée. M. Robert Calmann-Lévy fit connaître à ce moment à Maurice Bardèche qu'il lui était impossible de continuer sa collaboration avec lui en raison des circonstances nouvelles qui venaient d'être créées par cette publication. Maurice Bardèche et Robert Calmann-Lévy convinrent en effet que la famille Calmann-Lévy dont plusieurs parents avaient été déportés se trouvait placée moralement dans une situation délicate par cette prise de position.

Toutefois les éditions Calmann-Lévy avaient fait composer à cette date près de six mille pages d'impression destinées aux **Œuvres complètes** de Balzac et éprouvaient le désir bien légitime de trouver une solution acceptable. C'est dans ces conditions qu'après avoir envisagé plusieurs autres solutions, M. Robert Calmann-Lévy estima que l'édition en cours pouvait être continuée si elle devenait une entreprise collective confiée à un groupe qui serait laissé libre de choisir à son gré ses collaborateurs pour l'exécution du contrat qu'il aurait à honorer. Les balzaciens les plus éminents de cette époque, dont le maître incontesté était alors Marcel Bouteron, jugèrent qu'il n'y avait rien d'anormal en effet à ce qu'une édition des **Œuvres Complètes** de Balzac fût une entreprise collective et ils fondèrent à cet effet dans l'été 1949 la **Société des Etudes Balzaciennes** à laquelle les éditions Calmann-Lévy transférèrent purement et simplement le traité signé avec Maurice Bardèche. Il n'est pas douteux que ce fut de la part des balzaciens qui acceptèrent de s'associer à ce projet un geste d'amitié et de solidarité qui leur fait le plus grand honneur si l'on se rapporte aux préventions qui régnaient à cette époque. Il fut convenu au moyen d'instruments appropriés que la **Société des Etudes Balzaciennes**, dont Maurice Bardèche faisait partie, reprendrait à son compte les travaux déjà faits ou en cours, ce qui explique la part prépondérante que Maurice Bardèche se trouve avoir dans la réalisation définitive du projet et qu'elle donnerait effectivement ensuite un caractère collectif à l'édition en demandant la collaboration d'autres balzaciens que leurs travaux ou leurs titres désignaient particulièrement.

**

La suite des événements n'est plus un miroir aussi fidèle de l'esprit du temps. L'édition projetée ne parut pas aux Editions Calmann-Lévy en raison d'événements propres à l'histoire de cette maison. Les **Œuvres Complètes** de Balzac de-

vaieni
à 1.50
consa
comm
à l'en
alors
mann
féren
surve
ploita
comp
à des
contr
Livre
de la
Club
celui
natur
fert
n'ont
Mois
son p
Club
parut
plètes
sa ré
belle
Nov
typiq
fois
Caste
Défer
de M
d'eux
une
de sc
strict
qui s
œuvr
vent
Les
huit
fragn
préfa
chant
mette
tation
tion,

vaient être réalisées sur papier bible en volumes de 1.200 à 1.500 pages, mais une première expérience de cette formule, consacrée aux **Œuvres Complètes** de Renan, fut un échec commercial qui amena les Editions Calmann-Lévy à renoncer à l'ensemble de leurs projets. Les Editions Amiot-Dumont, alors florissantes, rachetèrent le contrat des Editions Calmann-Lévy et étudièrent une présentation commerciale différente pour l'ouvrage en préparation. La crise de la librairie survenant à cette époque changea soudain les conditions d'exploitation des Editions Amiot-Dumont. Celles-ci, se rendant compte que la réalisation de leur édition risquait de se heurter à des difficultés de trésorerie, confièrent l'exploitation du contrat à une maison alors en pleine prospérité, le **Club du Livre du Mois**. Le contrat des **Œuvres Complètes** de Balzac de la **Société des Etudes Balzaciennes** fut donc transféré au **Club du Livre du Mois** sans autre changement notable que celui du pourcentage des droits qui devaient tenir compte naturellement d'une autre présentation commerciale. Ce transfert du contrat eut lieu en 1956, mais, pour des raisons qui n'ont jamais été parfaitement claires, le **Club du Livre du Mois** réalisa l'édition dont il avait acquis les droits, non sous son propre nom, mais sous le sigle d'un club parallèle, le **Club de l'Honnête Homme**. C'est dans ces conditions que parut entre 1956 et 1963 la première édition des **Œuvres Complètes** de Balzac en vingt-huit volumes qui fut saluée après sa réalisation comme l'édition la plus complète et la plus belle de Balzac.

Nous n'avons retracé cette histoire que parce qu'elle est typique d'une certaine époque. En révélant pour la première fois cette situation, MM. Jean Pommier et Pierre-Georges Castex nous permettent de faire connaître aux lecteurs de **Défense de l'Occident** l'existence de toute une partie de l'œuvre de Maurice Bardèche qui, jusqu'à présent, n'était pas connue d'eux. Cette édition a tenu dans la vie de Maurice Bardèche une place considérable, puisqu'il lui a consacré dix années de son existence. Elle réunit, dans un ensemble d'une tenue strictement classique, des notices claires, vigoureuses, solides, qui sont toujours une introduction lumineuse à chacune des œuvres de Balzac, même à celles qu'on considère trop souvent comme secondaires ou à celles qui sont de petite étendue. Les appendices qu'on trouve à la fin de chacun des vingt-huit volumes réunissent la collection abondante des ébauches, fragments, variantes importantes, œuvres interrompues, notes, préfaces, qui sont les débris et les points de repère de l'énorme chantier balzacien et qui, rassemblés pour la première fois, mettent à la disposition du lecteur la totalité de la documentation actuellement connue. Dans les derniers tomes de l'édition, huit volumes sont consacrés aux œuvres peu connues

de Balzac, son théâtre, divers essais, etc. ainsi qu'aux œuvres diverses et articles qu'on ne trouvait que dans les éditions anciennes d'**Œuvres Complètes** pratiquement épuisées, qu'on ne pouvait se procurer qu'au prix de longues recherches.

Ce magnifique ensemble a été augmenté et mis à jour dans la nouvelle édition annoncée. Il n'était pas question d'ajouter aux appendices qui contiennent tout ce que Balzac avait destiné à la publication. Mais les notices ont été augmentées parce qu'on y a mentionné les résultats des recherches que la jeune génération des balzaciens a poursuivies depuis dix ans en faisant porter son enquête dans des directions différentes de celles qui avaient été explorées par la génération précédente, celle de la **Société des Etudes Balzaciennes**. Grâce à ces retouches et à ces compléments, que la refonte complète de l'édition permet, cette édition, présentée cette fois-ci en vingt-cinq volumes, de manière à éviter le découpage en tomes inégaux, représente, à notre avis, la plus belle et la plus sérieuse des éditions d'**Œuvres Complètes** de Balzac qui existent à l'heure actuelle.

Nous nous sommes fait présenter le premier tome qui vient de sortir des ateliers de reliure. Le luxe de la présentation pleine peau bleu marine avec or sur les plats et au dos, tranche dorée en tête, la perfection de l'exécution, le soin tout spécial apporté aux belles illustrations romantiques présentées hors-texte sur papier teinté, nous ont paru une parfaite réussite. L'ensemble des maquettes des vingt-cinq tomes reliés qu'on montre aux souscripteurs, nous ont convaincus que la réalisation de cette édition fera honneur par sa sobriété et son style classique à l'édition française. Le prix du volume dans cette présentation impeccable nous a paru représenter un effort de la part de l'éditeur, comparativement aux prix généralement pratiqués. Nous ne doutons pas que des conditions d'échelonnement spécialement favorables pourront être prévues pour les lecteurs qui se recommanderont de **Défense de l'Occident**. Cela permettra, même à ceux de nos lecteurs dont les moyens sont limités ou à ceux qui sont jeunes et en sont au début de la constitution de leur bibliothèque, d'acquiescer ces **Œuvres Complètes** par des versements presque insensibles et répartis sur un temps suffisant. Ils pourront de la sorte, non seulement acquiescer une édition qui fera honneur à leur goût et à leur érudition, mais posséder également dans leur bibliothèque un ensemble de textes auxquels il nous a paru que Maurice Bardèche attachait une très grande importance et qui constitue à ses yeux une partie essentielle de son œuvre.

Les lecteurs de **Défense de l'Occident** seront certainement intéressés si nous leur rappelons d'autre part que le **Club**

de l'F
des O
lumes

Berna
taire

Dan
exagé
une é
drom
eut to
sur R
l'exact
diran,
ans, é
nalité
préfac
rassen
sables
tairem
sitaire
certai
d'être

Le
l'on s
sillach
piété,
généra
cette
de ta
l'œuvr
cette
Livre
est ri

L'on
suppo
Il ch
essent
qualit
tion
l'écriv
per ;
sur la
tions,
de pa

de l'Honnête Homme a été l'éditeur de la magnifique série des Œuvres Complètes de Robert Brasillach en douze volumes, que beaucoup d'entre eux connaissent.

F. d'E.

Bernard GEORGE, « Brasillach », Paris, Editions Universitaires, Collection « Classiques du XX^e siècle ».

Dans la connaissance de Robert Brasillach, il n'est pas exagéré de dire que le livre de Bernard George représente une étape importante. Le livre judicieux et clair de Pol Vandromme, paru il y a douze ans, était une présentation. Il eut toutes les qualités que devait avoir la première étude sur Robert Brasillach, l'émotion, la sûreté de l'information, l'exactitude des contours. La belle monographie de Jean Madiran, écrite au moment de *Bérénice*, il y a maintenant dix ans, éclairait, très bien, un aspect particulier de la personnalité de Robert Brasillach et une période de sa vie. Les préfaces de Maurice Bardèche pour les Œuvres Complètes rassemblaient une masse d'informations précieuses, indispensables, elles illustrent très bien chaque œuvre, mais volontairement, Maurice Bardèche s'est souvenu qu'il était universitaire, et il semble s'être dérobé, pour ainsi dire, à une certaine façon de parler de Robert Brasillach qui risquait d'être aussi une certaine façon de parler de lui-même.

Le livre de Bernard George arrive donc à un moment où l'on s'interroge sur cette durée de l'œuvre de Robert Brasillach, sur le privilège qu'elle a, indépendamment de toute piété, de toucher encore très vivement la sensibilité d'une génération que Robert Brasillach n'a pas connue. C'est à cette interrogation que le critique répond, avec infiniment de talent, un sentiment tout particulier des résonances de l'œuvre, de son mystère, et ce sont ces qualités qui font de cette étude exclusivement critique, un livre de premier ordre. Livre difficile à analyser, du reste, tellement la matière en est riche et tellement les remarques sont neuves.

L'ordre suivi est un ordre logique si l'on peut dire. L'auteur suppose connus les œuvres et les événements principaux. Il choisit l'un après l'autre les aspects qui lui paraissent essentiels. Sur le ton des romans de Robert Brasillach, la qualité de la voix qu'on sent dans les phrases, la respiration du style qui suit si parfaitement la sensibilité de l'écrivain, l'espèce d'incantation à laquelle on ne peut échapper; sur les personnages qui reparaissent fugitivement, sur la valeur de signe et de mot de passe de ces interventions, sur la signification profonde de tout ce qui est mot de passe chez Robert Brasillach; sur la qualité même de l'at-

tention, sur la parenté avec la poésie de Rilke qu'on n'avait presque jamais signalée jusqu'ici ; sur l'importance de la trentaine, la valeur symbolique de *Bérénice* que Jean Madiran avait bien vue, sur la transformation profonde que la coupe de l'année 1940 avait produite chez Robert Brasillach ; sur la sensualité diffuse, sur l'amour presque absent, l'amour devant lequel on tremble ; sur l'héroïsme et la singulière confession de l'homme dans la tranchée qu'on rencontre dans *Comme le temps passe* ; — il y a dans le livre de Bernard George des pages très belles, émouvantes et fines, des analyses de premier ordre par leur sagacité et fécondes par l'éclairage qu'elles portent sur toute l'œuvre, enfin une certaine manière de voir, de lire, qui non seulement nous permettent de citer son livre comme un événement dans l'histoire de l'œuvre de Robert Brasillach, mais aussi de prévoir à l'auteur une très belle place parmi les critiques contemporains.

F. E.

MONJARDET André, « *Autre Eglise, autre Foi* », Editions de l'Epi, 1968, 308 pages.

Voici assurément le livre le plus étonnant, et pour certains le plus scandaleux, de la saison. Une lettre-préface de Jacques Madaule et un liminaire des éditeurs ont beau nous préparer, le gros volume de M. Monjardet, prêtre-ouvrier de son état, conserve toute sa puissance explosive.

Que M. Monjardet adhère au dogme du matérialisme historique, personne moins que lui songe à s'en cacher. Après avoir ouvert son livre sur une citation de saint Marx notre « prêtre » pose le dilemme : « Ou bien la révolution se fera et l'évangile se vivra dans les usines et les bureaux de nos grandes villes, ou bien la révolution et l'évangile iront rejoindre dans les poubelles de l'histoire tous les grands idéaux morts de nos ancêtres ». Ce dilemme procède d'ailleurs d'une analyse assez cohérente des forces intellectuelles en présence et du large phénomène de désintéressement pour les églises constituées qui se dessine actuellement de par le monde. On verra plus loin qu'il existe une raison encore plus forte de rapprocher le christianisme du marxisme.

De là à adopter des positions révolutionnaires destinées à remodeler le christianisme il n'y avait qu'un pas que M. Monjardet a franchi allégrement puisqu'il réclame la disparition de l'Eglise institutionnelle (association de clercs à mentalité de classe privilégiée, « de célibataires et de chômeurs ») au profit de l'originelle *ecclesia* évangélique, « démocratisation » de cette communauté catholique totalement sécularisée, dis-

pari
naut
pois
de l'
sorti
notr
chré
d'hu
pore
et p
dern
jour
man
pas s
de to
On
de n
l'Egli
Le
sur l
nous,
sérén
tain
Ain
qui s
de se
la Ré
sur le
doxal
à cha
s'il le
cipes
Ains
géliqu
tion
princi
ment
Ains
chréti
gile a
tration
voir !
le res
sonne
nautai
maine
et le
l'éclos

parition de l'Eglise par sa fusion dans la grande Communauté Humaine où elle sera, en quelque sorte, « comme un poisson dans l'eau » : « L'Eglise a ouvert la porte au vent de l'univers ; elle ne pourra plus la refermer ; il lui reste à sortir de chez elle... Il lui reste à se perdre ». Dans sa fougue notre ouvrier n'hésite pas à affirmer que si nous devons être chrétiens « ce n'est pas en vue de l'au-delà mais dès aujourd'hui ; ce n'est pas pour une éternité supra ou extra-temporelle, mais pour l'édification d'une cité humaine fraternelle », et partant M. Monjardet — logiquement — s'en prend aux dernières aspirations religieuses de l'homme constituées aujourd'hui par le recours sans cesse grandissant aux cartomanciennes et autres voyants, car la religion « n'aliène-t-elle pas suprêmement l'homme ? Ne devons-nous pas le combattre de toutes nos forces ? »

On se demande en fin de compte comment le matérialisme de notre prolétaire a épargné la Foi, après avoir si bien nier l'Eglise, l'au-delà, la religion.

Le croyant s'indignera de voir aussi s'accumuler hérésies sur hérésies, voire même blasphèmes sur blasphèmes. Pour nous, qui ne sommes pas partie au conflit, nous aurons la sérénité de relever dans l'ouvrage de M. Monjardet un certain nombre de notations qui nous ont paru assez justes.

Ainsi la servilité de l'Eglise avec tous les régimes politiques qui se sont succédés depuis deux mille ans, qu'elle n'a cessé de servir que pour tromper ensuite, preuve manifeste que la Révélation divine ne peut apporter de vérité quelconque sur le plan politique. Et au reste M. Monjardet, aussi paradoxal que cela paraisse, est le premier à affirmer que c'est à chaque chrétien — et non point à l'Eglise — de prendre s'il le désire des positions temporelles en fonction des principes évangéliques.

Ainsi cette affirmation du caractère judéo-chrétien (« évangélique ») de la révolution de 1789, par l'entremise d'une citation de Paul VI qu'il a fallu attendre deux siècles : « Les principes qui guidaient la révolution française sont évidemment chrétiens ».

Ainsi ce tableau historique de la filiation intellectuelle judéo-chrétienne à laquelle nous ne trouvons rien à redire : « L'Evangile a influé comme secrètement et empiriquement, par infiltration et hors de toute systématisation [ce qui est encore à voir !], sur l'histoire des hommes et des sciences. Affirmant le respect absolu de l'autre, magnifiant la dignité de la personne humaine et indissociablement sa dimension communautaire, il fut un moteur incontestable de promotion humaine. Ruinant à sa racine même la distinction entre le sacré et le profane, il permettait l'essor de la pensée scientifique, l'éclosion des sciences de la nature et de celles de l'homme.

« Que ce processus se soit presque toujours opéré historiquement contre l'Eglise, nous l'avons reconnu bien volontiers et cela est finalement assez normal (...).

Combien faudra-t-il de temps pour reconnaître que les institutions fondamentales de Marx, ce Juif occidental, s'inscrivaient dans la continuité dialectique de l'inspiration biblique et évangélique des christianismes historiques (...).

Il est indubitable qu'il y a aujourd'hui dans le christianisme deux grandes familles : la famille évangélique (qui peu ou prou reprend l'Évangile à son stade pré-institutionnel) et la famille disons rationnelle (qui reprend à son compte tout le travail d'élaboration et d'institutionnalisation effectué de Constantin à Saint Thomas).

M. Monjardet a choisi de rejoindre la première. Une telle attitude n'a absolument rien de nouveau. Peut-on suggérer, de l'extérieur et — si l'on veut — en observateur, que cette attitude demeure chrétienne, du moment même qu'elle se réclame du Christ, jusque dans ses pires outrances matérialistes.

F. E.

NOTES DE LECTURE

DE LUBAC Henri, SJ., « Paradoxe et Mystère de l'Eglise », Aubier, 1967, 222 pages.

Le P. de Lubac, un de ces théologiens dont M. Monjardet a horreur, nous livre ici une réflexion abondante et nuancée sur le mystère de l'Eglise à la lumière de la constitution *Lumen gentium*.

L'auteur, après avoir constaté « qu'un observateur a pu soutenir récemment que la profession de foi catholique, loin d'être un principe d'unité, semblait être plutôt un principe de division », entreprend de cerner le mystère de l'Eglise, ou plutôt ses mystères car il y en a beaucoup, sans cesser de faire référence aux textes patristiques comme aux textes conciliaires.

L'ensemble nous donne une vision orthodoxe de l'Eglise, fort utile pour juger des audaces (voire des hérésies) de M. Monjardet. L'ironie du sort, cependant, conduit le P. de Lubac à nous livrer ce portrait du mystère ecclésiologique : « Il (...) revêt l'aspect d'un paradoxe, qui ne peut s'exprimer à traduire dans un système logique ce qui se révèle décidé que par le moyen d'une série d'antithèses, ou, si l'on préfère, de couples dialectiques » (p. 48). La mode est plus à Hegel qu'à Aristote et on ne s'émerveille que plus du tour de force

de Saint Thomas qui parvint (plus ou moins heureusement) ment illogique, c'est-à-dire dialectique.

Les croyants apprécieront cependant le maître mot de cette réflexion spirituelle, qui est l'obéissance et la soumission, vertus théologiques de moins en moins en cour de nos jours.

F. E.

BUY François, « Les étudiants selon Saint-Marx », Editions Municipales, 1967, 112 pages.

Les études consacrées au syndicalisme étudiant sont assez rares pour qu'on s'y arrête. Celle-ci mérite tout particulièrement notre attention puisqu'elle se consacre à l'examen de l'Union internationale des étudiants (UIE) et accessoirement au COSEC ou CIE, à la FEANF, à l'UGET, etc.

Le rôle de courroie de transmission et d'officine d'espionnage de l'UIE est connu. Encore fallait-il en démonter les rouages, en découvrir les principaux animateurs sortis tout droit des effectifs du KGB, en soulever le problème du financement. Voilà qui est fait et les lumières de François Buy sur l'UIE sont précieuses.

Mais on appréciera aussi sa démystification de la CIE (dont un récent scandale a montré les accointances avec la CIA et le FBI), qui rappelle utilement les prises de position de cet organisme lors de la guerre d'Algérie et plus généralement sur les problèmes du tiers-monde.

L'étude se termine sur quelques réflexions concernant diverses associations estudiantines du tiers-monde et sur un petit dictionnaire des grands noms du syndicalisme étudiant marxiste.

Une lecture indispensable à tous ceux qui s'intéressent, ou désirent s'intéresser, à cette branche — apparemment plus folklorique, et donc en fait plus dangereuse — du syndicalisme mondial.

F. E.

Roger BASTIDE, « Couleur, racisme et christianisme », Cahiers universitaires catholiques, n° 8-9, 1967.

L'auteur, titulaire d'une chaire d'ethnologie sociale et religieuse en Sorbonne, découvre dans un galimatias incompréhensible et, semble-t-il, pour la première fois de sa vie la grande opposition fondamentale du noir et du blanc. Sur cette base inattaquable il n'a plus qu'à dévider une suite de rêveries sur fond de christianisme universel pour nous con-

vaincre de la parfaite inutilité de cette masturbation intellectuelle dont la « réfutation » du racisme n'aura que faire puisqu'aussi bien le racisme n'y est en rien concerné.

F. E.

Georges CADEL, « **Noirs et Blancs** », Editions OCEP (Coutances, Manche), 1967.

Le R.P. Cadel a jugé utile, sans doute par souci publicitaire, de sous-titrer ainsi son opuscule : « la lutte contre le racisme et la transformation des coutumes africaines ». Il s'agit en fait de la simple relation de voyage de 15 couples ivoiriens en France. Aucun des sanctuaires, aucune des chapelles, aucune des collines sacrées devant lesquels on a jugé bon de faire stationner une demi-journée ces Abidjanais ne nous sont épargnés. De sorte que l'ensemble forme un remarquable guide de catholicisme au petit pied, pour ne pas dire de bondieuseries qui feraient honte, par leur ton de patronage, au pire des réactionnaires.

Quant au racisme et aux textes de Vatican II annoncés sur ce sujet, on n'en trouve guère trace. La confrontation « **Noirs et Blancs** » que le titre nous laissait attendre se solde par une rencontre catholiques ivoiriens-catholiques français assistée d'une pléiade de vicaires de paroisse accourus en foule pour souhaiter la bienvenue aux « pèlerins ». Le problème a été escamoté, si tant est qu'on ait jamais essayé de le poser. Quant à l'attribution aux efforts de l'Action catholique des transformations opérées dans le droit coutumier africain, elle paraît un peu abusive.

Il en résulte, ce qu'on savait déjà, que le catholicisme a vocation d'universalisme, qu'il soit intégriste ou progressiste, et c'est bien la seule leçon qu'on pourra tirer de cette brochure.

F. E.

Paul AAUPHAN, « **Histoire de la décolonisation** », Editions France-Empire, 1967.

Ici encore le christianisme juge le racisme et le condamne. Ce qui nous vaut un étonnant manichéisme politique où l'on voit qu'il n'est rien de bon en Afrique hormis le catholicisme : islamisme, idées de 89, affairisme anglo-saxon (et protestant), apartheid sud-africain et matérialisme marxiste sont tour à tour exécutés. C'est tout de même simplifier un peu trop les choses et l'on pourrait aisément faire aussi le procès du christianisme en Afrique, à commencer par le fait qu'il est

le premier à avoir introduit dans ce continent l'idée égalitariste et qu'on lui doit la première « africanisation des cadres », principes au nom desquels il s'est commis depuis tant de troubles.

On appréciera donc à sa juste mesure cet ensemble de réflexions qui débouche pourtant sur des conclusions qu'il nous arrive souvent de partager. La documentation est bonne, l'exposé clair et précis, malgré de trop nombreuses coquilles typographiques. Mais on se refusera à accepter intégralement le postulat judéo-chrétien de l'auteur qui aboutit à prôner le métissage et à condamner sans appel l'expérience sud-africaine.

Il faudra donc songer, au fil de sa lecture, à se remémorer que le christianisme porte une part de responsabilité dans la décolonisation du tiers-monde. Agir autrement serait amputer gravement un large pan de l'histoire coloniale du globe : le manichéisme religieux ne suffit ni à expliquer l'Histoire ni à fonder une politique.

F. E.

François BRIGNEAU, « Pamphlets », Editions du Clan, 1967.

Pour leur 4^e numéro, les Dossiers du Clan ont choisi de réunir en un volume l'ensemble des pamphlets de notre meilleur polémiste actuel, augmentés de deux « face à face » (Brigneau-Maurice Clavel, Brigneau-Morvan Lebesque).

Cela nous permet d'abord de relire de grands morceaux : le dîner de Sotchi, la lettre d'un Rhodésien à l'ONU, la pilule en famille, le portrait de Lumumba, et surtout l'inégalable enfant de la rue d'Isly.

Cela nous permet aussi d'avoir sous les yeux un vaste échantillonnage du talent de l'auteur en des temps et sur des sujets très divers. On arrive ainsi à saisir les caractéristiques de cette plume bourrue mais sentimentale où le juron ne jure pas, où la fleur bleue profite de tous les interstices de la vie politique pour se glisser, où la colère et la tristesse sont sœurs jumelles. C'est tout un caractère qui se dessine en filigrane derrière le florilège, caractère entier et sincère où la bonté ne ménage pas les coups de bâton et où la mélancolie vient sans cesse interférer la joie de vivre et de polémiquer.

Dans vingt ans on lira encore ces pamphlets hebdomadaires pour avoir un raccourci saisissant de notre époque. Les Escarpit et autres Frossard ne sont pas assurés du même sort. L'honnêteté de la plume primera toujours sur les talents serviles.

F. E.



GUY SAJER

LE SOLDAT OUBLIÉ

RÉCIT

PRIX DES DEUX-MAGOTS 1968

« Je viens de lire le livre le plus fantastique, le plus impitoyable qu'on ait jamais écrit sur la guerre. Le pathétique, le réalisme déchirant, l'horreur à la fois grandiose et pitoyable du Feu, de Barbusse, d'A l'Ouest, rien de nouveau, de Remarque, ou des Croix de Bois, de Dorgelès, sont dépassés ».

René Maine (« Le Journal du Dimanche »).

Un volume : 25 F.

ROBERT LAFFONT